

Les éditions Privat (groupe des Laboratoires Fabre) ont-elles voulu réhabiliter Robert Brasillach, écrivain ouvertement antisémite et fervent collaborateur avec l'occupant nazi, fusillé à la Libération après que le général de Gaulle eut refusé de le gracier malgré les appels à la clémence d'intellectuels comme François Mauriac ou Albert Camus ? Dans un ouvrage qu'elles ont récemment publié – *Les Pyrénées orientales, une encyclopédie illustrée du pays catalan* –, on peut lire que Robert Brasillach, né à Perpignan en 1909, a été "la victime à trente-cinq ans d'un des drames de l'épuration". "Brasillach a disparu derrière son image. Pourtant il est l'auteur d'une œuvre chaleureuse", lit-on encore dans un article d'une double page consacrée aux écrivains de la région.

Ces appréciations provoquent une vague de protestations. Un journal Internet (Perpignan-toutva bien.info) parle d'écrits "à caractère négationniste". Des élus de gauche se mobilisent pour éviter que l'ouvrage, acheté à 2 000 exemplaires par le conseil général, soit distribué dans les collèges. Elie Puigmal, ancien secrétaire fédéral du Parti socialiste, considère que cet article "redonne de la respectabilité à Brasillach, cet antisémite absolu". Le maire (UMP) de Perpignan, Jean-Paul Alduy, estime "inadmissible" que l'on fasse "une analyse biographique en omettant d'expliquer la violence antisémite de Brasillach, son rôle d'intellectuel engagé dans une période qui a été la honte de l'histoire de l'humanité".

Le signataire de l'article, André Bonet, n'est pas l'auteur des lignes incriminées. Il n'estimait pas pertinent d'introduire Brasillach dans le panorama des écrivains d'origine catalane. Ce sont les responsables de l'ouvrage, Michel Démelin et Jean Reynal, qui, par souci d'exhaustivité, ont rajouté quelques lignes à l'article d'André Bonet.

"PROCÈS D'INTENTION"

Michel Démelin, journaliste, confirme et assume : "Il fallait parler de Brasillach, ne pas chercher à le cacher. Mais nous avons aussi écrit qu'il était fasciste, nazi et collaborateur." En effet, accompagnant la double page, un encadré spécifique décrit Brasillach comme "un partisan convaincu du fascisme et un homme qui s'est lourdement trompé sur le plan politique". "C'est aberrant de penser que nous avons voulu réhabiliter Brasillach", ajoute Michel Démelin, qui qualifie cette polémique de "règlement de comptes de basse province" et qui insiste sur le choix éditorial de "séparer l'écrivain de l'homme qui s'est perdu".

Pour le directeur des éditions Privat, Dominique Porté, cette affaire sent "le procès d'intention". L'ambiguïté que pourrait receler le mot "victime" n'est pas, selon lui, "l'expression d'une volonté de réhabilitation". "L'expression est d'ailleurs reprise du Dictionnaire des intellectuels français, paru en 1996 au Seuil sous la signature de Jacques Julliard et Michel Winock", observe Dominique Porté. Quant au qualificatif d'"œuvre chaleureuse", c'est, pour le directeur de Privat, "un jugement littéraire que bien d'autres personnes avant nous ont pu porter ou que bien d'autres éditeurs portent encore lorsqu'ils publient Brasillach en livre de poche". "Faut-il interdire et brûler Brasillach ?", s'interroge Dominique Porté.

Jean-Paul Besset

32. « La presse en parle », site "perpignan-toutvabien", lundi 3 février 2003

Après les lecteurs de *Libération*, *L'humanité*, *Le Monde*, *le Nouvel Observateur*, *Marianne*, *Le Travailleur Catalan* et divers quotidiens de province dont la *Dépêche du Midi* ou *perpignan-toutvabien*, les lecteurs de *L'Indép* découvrent ce dimanche l'affaire Brasillach.

Dans un article dense et documenté, José Lozano retrace l'itinéraire fasciste et criminel de Robert Brasillach. Un article à découper et à glisser entre les pages de l'article signé André Bonet sur Brasillach. On y trouve ce que l'on devrait lire dans l'encyclopédie.

Pour ce qui est du rappel de l'affaire, on regrettera que l'article de Bruno Doguet oublie les réactions de la Ligue des droits de l'homme, du Snesup, le syndicat des profs de l'université de Perpignan, de Maître Cohen, le président de l'alliance des juifs des Pyrénées-Orientales. Montrent-elles trop que le conseil général et Privat se trouvent face à un fort mouvement de désapprobation ?

Le Travailleur Catalan de cette semaine consacre à nouveau une importante place à l'affaire.

Jean Reynal qui, selon les circonstances, se présente comme conservateur du patrimoine, conseiller culturel du président Bourquin, historien ou sociologue, répond à une interview sous la casquette de co-directeur de *L'Encyclopédie des P-O*. Mais, dans son discours, il se positionne également comme salarié du conseil général dont il dit "l'institution que je représente."

On ne s'attendait pas à ce que Jean Reynal, salarié du conseil général dont il est, en matière de culture, un personnage influent, contredise Jean Reynal responsable éditorial rémunéré par les Editions Privat.

Michel Demelin, directeur de collection chez Privat et le second co-directeur de *L'Encyclopédie des P-O*, est également dans cette position équivoque. Il a été recruté comme modérateur des forums par le conseil général dans le cadre de l'opération Horizon 2012.

Beaucoup d'attaques dans l'interview de Jean Reynal. Ce n'est pas ce genre d'arguments qu'attendaient les lecteurs du *Travailleur Catalan*.

Un petit extrait pour avoir un aperçu.

"Qu'on le veuille ou non, Brasillach est né ici. Le parti pris de l'éditeur, qu'il soutient sans réserve, était de ne rien occulter dans un ouvrage encyclopédique dédié au Pays Catalan. Le devoir de mémoire, c'est cela aussi, n'en déplaît à un petit censeur peu soucieux de respecter les règles qui fondent la déontologie de la profession à laquelle il prétend appartenir. S'il ne devait, un jour, parvenir à appliquer qu'une de ces règles, je lui suggère pour ma part : l'autocensure, cela lui éviterait le ridicule avant de tomber, quelques instants plus tard, dans la diffamation... moins juteuse, sans aucun doute..."

Le devoir de mémoire appliqué aux bourreaux. On nage vraiment dans le révisionnisme.

Le devoir de mémoire n'est ce pas, plutôt, cette transmission de la vérité que nous devons aux victimes, à leur mémoire et aux générations futures pour les aider à se préserver du retour toujours possible de la barbarie.

A son habitude, Jean Reynal se gargarise de mots et de valeurs.

Avec un tel conseiller culturel à ses côtés, il n'est pas étonnant que Christian Bourquin cautionne un texte révisionniste bêtement recopié par phrases entières sans changer un mot sur Maurice Bardèche et brandisse à FR3 un article du même fasciste et fondateur du négationnisme en France.

Le Travailleur Catalan consacre par ailleurs une pleine page à l'affaire, sous la signature d'Eric Biesse. Citons un extrait qui est la meilleure réponse aux propos vindicatifs de Jean Reynal "La liberté de la presse c'est, entre autre, la possibilité d'écrire dans le style de son choix sur tout sujet, même ceux qui fâchent. En rapport à cette liberté, tout journaliste a des devoirs. Le premier est de respecter la vérité. En l'occurrence qu'il s'agisse du *Travailleur Catalan*, de *perpignan-toutvabien*, de *L'Humanité* ou de *Marianne*, les journalistes ont respecté la vérité, ils ont même contribué à sa démonstration."

Que dire de plus...

33. « Brasillach au JBN de Canal +, c'est vraiment une bonne nouvelle », site "perpignan-toutvabien", mercredi 5 février 2003

Affaire Brasillach : Si vous avez manqué le Journal des Bonnes Nouvelles sur Canal Plus, vous pouvez le visionner sur : <http://www.canalplus.fr/emissions/jbn/home.asp>

« Comment qualifier, comment résumer en quelques lignes la vie d'un écrivain collabo? Une encyclopédie qui vient de sortir, *L'encyclopédie des Pyrénées-Orientales* revient de façon un peu trop sympa sur la vie et l'œuvre de Robert Brasillach, l'auteur préféré des fachos en tout genres. Mais bonne nouvelle, il y a encore des gens qui savent lire et qui ont de la mémoire. Ils n'ont pas du tout apprécié cette bio plutôt complaisante de Brasillach et l'ont fait savoir. » C'est ainsi que les présentateurs du JBN ont annoncé le sujet de Sonia Chabour et Yves Weyders sur l'affaire Brasillach, lundi 3 février à 19 h 30.

Après *Libé*, *L'humanité*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Monde* *Canal +* c'est intéressé à l'affaire Brasillach. Les journalistes du journal des bonnes nouvelles, le JBN, une émission de Karl zéro sont venus à Perpignan enquêter sur l'affaire. Comme cela est peu visible dans ce reportage qui donne rapidement la parole aux intervenants, il est utile de souligner qu'il y a, derrière ce sujet de trois minutes, plusieurs jours d'un travail journalistique exigeant.

Sonia Chabour a recueilli quatre témoignages. Fabrice Thomas a dénoncé le caractère révisionniste de la

réhabilitation de Brasillach. Dominique Portet, le directeur des Editions Privat, y voit, lui, un soufflet médiatique et une histoire de «Cornecul». Pour Christian Bourquin «tout est manipulation» et il ajoute «Je sais pourquoi on me montre du doigt, Madame, c'est que les élections régionales arrivent à grands traits.» Jean-Paul Alduy a, une fois de plus, défendu sa position, à savoir que le texte de l'encyclopédie devait être modifié. Selon le maire de Perpignan, il n'y a que cette solution pour que «le sujet ne s'enlise pas dans le débat politique.»

La journaliste de canal + a efficacement conclu son reportage «La ligue des droits de l'homme, le syndicat national de l'enseignement supérieur et l'alliance juive locales condamnent et demandent la correction de ces lignes. Cette dernière demande même le déménagement du Centre méditerranéen de littérature qui est situé, devinez où ? Dans la maison natale de Brasillach.»

A perpignan-toutvabien on dit bravo pour cet excellent reportage bien documenté. Les quelques secondes du film de 1943 montrant Brasillach sur le front de l'Est (Russie) rendant visite à la LVF (légion des volontaires français, français aillant endossés l'uniforme allemand) vaut bien des explications.

La diffusion de ce reportage sur une grande chaîne nationale à une heure de grande écoute et dans une émission réputée pour le sérieux de ses enquêtes prouve bien, s'il le fallait encore, que l'affaire Brasillach est d'importance et qu'elle n'a rien à voir avec une querelle politicienne locale.

34. « L'extrême droite s'en mêle », site "perpignan-toutvabien", jeudi 6 février 2003

Le quotidien d'extrême droite *Présent* vient de consacrer un second article à l'affaire Brasillach. Jean Madiran, son directeur, a titré son éditorial *Rejuger Brasillach il n'a été condamné qu'à mort*.

Le patron de *Présent* attaque sur un ton railleur, « Une vague de protestation enflamme les consciences républicaines du midi catalan. »

« Les lignes coupables, ou plus précisément les mots impardonnables sont moins d'une dizaine, mais pour la censure républicaine ils sont intolérables. Ce sont des mots qui osent dire que Brasillach fut "un écrivain chaleureux" et qu'il a été "victime d'un des drames de l'épuration". »

Jean Madiran connaît son sujet, il est l'auteur d'une biographie laudative de Robert Brasillach. « La vigilance républicaine, dès qu'il est question de "l'écrivain chaleureux" et du poète des poèmes de Fresnes, a aussitôt à la bouche ce qu'elle redoute de voir avancer : la réhabilitation. »

Cet article qui ne peut que conforter ceux qui demandent la correction de l'encyclopédie devrait plonger dans un embarras profond ceux qui persistent à défendre l'indéfendable.

F. Thomas

NDLR : Note de la rédaction [sic] : Nous avons volontairement tardé à nous faire l'écho des réactions de l'extrême droite considérant que cela pouvait être perçu comme un argument retors. Après la parution de l'article de Jean Madiran, le 31 janvier, nous avons continué de réfléchir et de consulter pour savoir quelle attitude adopter. Nous avons finalement considéré que nous ne pouvions pas faire l'impasse sur ce sujet. Brasillach est une grande figure du fascisme français et il reste à ce titre une référence importante pour toute l'extrême droite. Et, raison supplémentaire, nous nous faisons depuis le début de l'affaire écho de toutes les réactions.

35. « <http://robert-marty.chez.tiscali.fr/affaire/affaire.htm> », site « www.dehorsbrasillach.net », auquel renvoie le site "perpignan-toutvabien", 7 février 2003

J'ai pu me tromper sur des hommes, sur des faits ou sur des circonstances, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.
(Robert Brasillach à son procès)

Certains jours, j'ai rêvé d'une gomme à effacer l'immondice humaine. (Louis Aragon)

L'AFFAIRE

L'affaire Brasillach a démarré à Perpignan lorsqu'un journaliste, Fabrice Thomas, du journal électronique www.perpignan-toutvabien.info s'est avisé que L'Encyclopédie des Pyrénées Orientales (Editions Privat avec le concours du Conseil Général, novembre 2002) contenait dans ses pages "Ecrire en Roussillon" un texte signé André Bonet (par ailleurs Président du Cercle Méditerranéen de Littérature) qui sous l'intertitre "Le panthéon des lettres roussillonnaises" plaçait une biographie politico-littéraire de Robert Brasillach.

Ce site n'a pas pour objectif de reprendre l'ensemble de l'affaire dont les strates successives sont disponibles sur le site précité. Né du désir de combler le vide inexplicable et à maints égards inquiétant, sinon scandaleux, que le quasi-monopole local de presse, le journal L'Indépendant a laissé s'installer (bien qu'il ait été alerté, notamment par mes soins, dès le début, cf rubrique "désinformation"). Jusqu'ici, il s'est contenté de reprendre furtivement en quelques lignes la substance d'un communiqué de l'AFP. Sous la pression, il a fini par effleurer le sujet le 2 février, même si la présentation de Brasillach "Le fasciste français type" était particulièrement édifiante. Cette absence pesante, ce silence assourdissant dans une affaire où l'on parle (où "on" représente Ligue des Droits de l'Homme, Alliance Juive des Pyrénées-Orientales, Elie Puigmal, Conseiller Général PS, FR3 localement et Marianne, Libération, l'Humanité, le Nouvel Obs, La Dépêche, Canal Plus.. nationalement) de révisionnisme et de négationnisme finissent par apparaître comme une révision de la révision et une négation de la négation. Or en bonne logique, deux négations successives valent une affirmation... La question centrale proposée au débat est donc la suivante :

"Le nazi Brasillach qui préconisait entre autres l'extermination des juifs (sans oublier les petits) et dénonçait la "pourriture républicaine", mérite-t-il

d'intégrer un Panthéon quelconque, fut-il virtuel et roussillonnais, quelle que soit la qualité de son écriture? "

Cette question n'a pas encore été vraiment posée.

Ce site fermera lorsque Brasillach sera jeté hors du "Panthéon des Lettres Roussillonnaises" où il n'aurait jamais dû entrer et lorsque tous les miasmes qu'il aura laissés en auront été chassés.

Robert Marty

Professeur Emérite des Universités
Sciences de l'Information et de la Communication
e-mail : robert.marty@tiscali.fr
Perpignan le 25 janvier 2003

Monsieur le Rédacteur en chef L'Indépendant

Voilà 15 jours que je me demande à quel moment vous allez aborder l'affaire Brasillach dans votre journal. En effet, dès le 9 janvier j'ai posté un message sur cette affaire sur votre forum internet dans lequel je prenais votre chroniqueur Bernard Revel à témoin, sinon à partie, sur cette affaire qui se déroulait sous ses fenêtres alors que son éditorial du jour traitait de l'antisémitisme en France de façon très générale. J'ai signalé ce message au même instant à votre rédaction espérant une réponse qui n'est pas venue.

Ce n'est qu'aujourd'hui que vous l'évoquez d'une façon tellement inadmissible prenant vos lecteurs pour des ignorants qui n'ont pas droit aux pièces du dossier afin de se faire une opinion par eux-mêmes, reprenant une dépêche AFP qui emboîte le pas à la stratégie des responsables mis en cause laquelle consiste à feindre de croire qu'ils sont accusés d'avoir eu l'intention de réhabiliter Brasillach alors que la seule question est : "Le nazi Brasillach, celui qui trouvait trop tièdes les fascismes allemand et italien et préconisait l'extermination des juifs (sans oublier les petits bien sûr, il fallait aussi en éradiquer la souche), mérite-t-il d'intégrer un Panthéon quelconque, fut-il virtuel et roussillonnais, quelle que soit la qualité de son écriture?". Que Me Halimi le pense et l'exonère de ses ignominies, c'est son affaire et celle de sa communauté, mais Brasillach n'a pas fait que de l'antisémitisme ; il est aussi condamnable à bien d'autres titres (reportez-vous à la littérature le concernant et notamment au livre d'Alice Kaplan "Intelligence avec l'ennemi", un très beau titre dont le double sens ne vous aura pas échappé). Les accusations, si accusations il y a, seraient plutôt à minima celle de manque de vigilance, d'incompétence et pourraient aller jusqu'à l'inculture toutes accusations qui ne ressemblent en rien à un procès de Moscou. Je me permettrais de vous faire remarquer que les mêmes arguments peuvent conduire Céline au Panthéon de la République au frontispice duquel il est écrit : "Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante"...

L'affaire est grave dès lors que cette Encyclopédie devient un support de communication pour le département (voir sa célébration dans l'Accent catalan), qu'elle est offerte aux personnalités de passage qui ignorent le fait (voir la réaction du Sénateur maire de Perpignan), et surtout distribuée dans les Mairies et les Collèges. Car il suffit de surfer quelques instants sur les sites de la droite la plus extrême pour se rendre compte du caractère emblématique qu'elle accorde à l'odieux personnage, le "James Dean de la Jeunesse Française" auquel Docteur Merlin (le rock-identitaire) a consacré un CD destructeur, le héros

romantique fusillé par "la pourriture républicaine" au cri de "Vive la France". L'affaire ne concerne donc pas seulement l'histoire littéraire et la morale mais aussi le présent, un présent très proche d'un certain 21 avril... Nos responsabilités, celle des éditeurs, la vôtre, la mienne n'en sont que plus grandes. Il n'est pas trop tard pour opérer l'encyclopédie afin d'en expurger le mal qui pourrait contaminer bien de jeunes esprits tout en redonnant de la vigueur aux vieux revanchards de la collaboration.

Il n'est pas trop tard non plus pour que votre journal ouvre un vrai débat sur une affaire qui, si on continue localement de l'étouffer, va enfler au point d'altérer gravement l'image de notre département. Je ne veux pas croire que vous sélectionnez vos sources d'information selon l'opinion que vous vous faites ou les contentieux que vous avez, avec les personnes qui pointent du doigt un écart de cette importance. S'il en était ainsi je ne pourrais plus figurer parmi les abonnés de votre journal puisque voilà quinze jours maintenant que je dois m'en informer ailleurs.

Je me tiens à votre disposition pour vous fournir toutes les références, les sources, les opinions diverses que j'ai pu recueillir sur cette affaire ; cela pourrait vous permettre de regagner le temps perdu.

Dans l'attente, recevez mes salutations

Robert Marty

NB : comme beaucoup de lecteurs qui vous écrivent j'aimerais que ma lettre soit publiée in extenso par votre journal ; cependant, informé des limitations de cet exercice, je joins à ma lettre, pour publication éventuelle, un résumé de quelques lignes conforme à vos spécifications. Il va de soi que je m'attends que vous le publiez dans son intégralité (et la rédaction contrebatte éventuellement mes arguments).

Il n'y a pas que Brasillach

Il fallait s'y attendre, l'affaire Brasillach tourne au combat de chefs. Alduy saisit au vol la bonne occasion d'embêter Bourquin, Elie Puigmal marque sa différence" et Bourquin sort ses poings. Avec ce résultat cocasse que, ces jours-ci : être pour Brasillach, c'est de gauche, être contre, c'est de droite. Tous nos remerciements, messieurs les élus pour cette salutaire clarification du débat !

Car enfin il ne s'agit point d'être pour ou contre Brasillach. Ce pauvre collabo de Brasillach a été jugé. Deux fois. Une fois, en tant que journaliste, à la Libération, pour avoir dénoncé dans ses articles de *Je suis partout* des juifs, des communistes, des francs-maçons, etc... Une autre fois, en tant qu'écrivain, par la "postérité". Brasillach n'est nullement un auteur maudit. Il a été, est édité, réédité, lu, cité ; aucune de ses œuvres n'a été interdite ; il a des amateurs et aimer Brasillach n'a jamais été un délit. Si sa cote littéraire a baissé depuis une vingtaine d'années, c'est tout simplement parce que sa littérature ne correspond plus au goût des lecteurs d'aujourd'hui. De ce point de vue là, c'est à Gide qu'on pourrait comparer Brasillach : *Comme le temps passe* et *La porte étroite* faisait partie des lectures de notre jeunesse, et maintenant ça ennuie nos enfants et petits-neveux. Le temps passe, justement. Gide et Brasillach font partie de l'histoire. Il se trouve que, toujours cités mais beaucoup moins lus, ces auteurs tendent à se réduire à leur trace historique. De Brasillach, on retient le procès et l'exécution ; de Gide on retient le compagnonnage avec le PC – et on brode là-dessus. C'est ainsi que l'on peut en arriver à présenter Brasillach comme une victime d'un des drames de l'épuration en "oubliant"

les aspects de son œuvre et de son action qui lui ont justement valu la condamnation (ce que fait Bonet), et Gide comme un stalinien, en "oubliant" *Le retour d'URSS* (comme l'a fait M. Hørner dans son courrier à Robert Marty publié sur le site de Perpignan-toutvabien). La littérature n'a rien à voir là-dedans. Car enfin, est-ce qu'il est indispensable pour aimer l'œuvre de Brasillach de bidouiller sa biographie, de réduire par exemple les 6 ans où il a été rédacteur en chef de *Je suis partout* à un "passage" ? Est-ce vraiment un service à rendre à l'œuvre de Brasillach que de resservir à son sujet les arguments qui furent précisément ceux de son défenseur, Me Isorni ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux le sortir une bonne fois du petit cercle des "Amis de Robert Brasillach", des "Amis de Rivarol", et des amis de leurs amis. Pour cela bien sûr, il ne suffit pas d'annoncer le catéchisme bardéchien¹, ou de recopier bêtement des quatrièmes de couverture (d'ailleurs c'est très vilain de copier sans avouer ses sources).

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre Brasillach. Brasillach a existé, il a écrit une œuvre importante, il était doué, brillant, cultivé, etc... Cela ne suffit pas à faire un "grand écrivain", encore moins un "génie", mais cela est. Brasillach était aussi catalan, né à Perpignan. Adolescent, il a participé à la vie littéraire locale en concourant aux Jeux Floraux, et publiant dans certaines revues. Pour cela, et même s'il est perçu comme un écrivain "national" sans attache régionale (à la différence d'un Mauriac par exemple, et même d'un Simon), même s'il n'a pas vraiment "écrit en Roussillon", il était légitime de l'inscrire dans un tableau de la littérature roussillonnaise. Il aurait même été habile, à cette occasion, de lever le malaise qu'il suscite en Roussillon (et qui fait par exemple que C. Camps dans l'Encyclopédie Bonneton n'en pipe mot). Et Dieu sait, sur le thème "Brasillach catalan" s'il y en aurait des choses à dire ! Sur sa nostalgie des paysages de l'enfance, sur ses débuts littéraires, sur son tropisme hispanique, sur ses références historiques, etc., bref, sur son enracinement catalan. Mais cela suppose du travail, et surtout une autre approche et une autre intelligence de ce terreau roussillonnais.

Car il ne s'agit même pas de Brasillach. Il s'agit d'une page de *l'Encyclopédie du Pays Catalan* qui s'intitule "Ecrire en Roussillon" et qui, sous la plume d'André Bonet, reflète une profonde méconnaissance de la littérature en Roussillon. Il est vrai que le sujet est difficile. En Roussillon on écrit dans deux langues, français et catalan. Deux littératures qui participent à des champs différents et s'articulent entre elles d'une manière extrêmement compliquée. Mais M. Bonet ne se situe jamais de manière explicite par rapport à cette problématique. A tel point qu'on comprend mal pas de quoi il nous parle au juste. S'il nous parle de l'ensemble de la littérature produite en Roussillon, pourquoi éprouve-t-il le besoin de faire un paragraphe spécial ("des écrivains entre catalanité et expression française") pour les auteurs bilingues ? S'il parle du point de vue de la littérature d'expression française, laissant la littérature catalane à M. Valls, deux pages plus loin, pourquoi cite-t-il Portet ou Cabanas qui, à ma connaissance n'ont d'œuvre littéraire qu'en catalan et se revendiquent écrivain(e)s catalan(e)s ? Et s'il se réserve de parler des écrivains qui ont créé dans les deux langues, force est de constater qu'il en a oublié beaucoup. Les choix de Bonet sont assez difficiles à comprendre. Par exemple : pourquoi l'immense Jyeffe (Joseph Fons, vous le connaissez, vous ?) et pas Lucie Sauvy-Cuillé (que vous ne

connaissez pas davantage, n'est-ce pas ?). Codet certes, mais pourquoi passer sous silence Bernadi, également publié par Gallimard ? Si Lloancy et Bauby méritent citation, au nom de quoi passer sous silence Camo, Muchart, Orliac, Anglivièl, ... Pourquoi 8 lignes dédiées à Tolza (et quelles !²) et pas même le nom de Gifreu ? Et que signifie cette impasse sur Pere Verdagner qui est non seulement un bon poète (en français), un romancier et essayiste prolifique (en catalan), mais encore le meilleur connaisseur de l'histoire littéraire du Roussillon ? Etc... Reconnaissons qu'en revanche Bonet est imbattable sur les prix littéraires et n'oublie aucune occasion de citer un éditeur parisien. Et disons à sa décharge que les choix ne sont pas faciles à faire. Car, soyons francs, passé Simon, Massé et Brasillach qui ont une indiscutable carrure nationale, le reste devient un peu flou. Une carrure nationale française. Et les catalans qui ont une carrure nationale catalane ? M. Bonet ignore. Dans son "panthéon" figure un catalanisant Jean Amade, qui n'a pas écrit grand chose en catalan, qu'on a guère vu encensé par les histoires des littératures, et dont les livres ont tellement bien déserté les librairies qu'ils n'ont jamais été réédités (depuis 1910 pour Pastoure et son maître, 1934 pour L'Oliveda) – ce qui n'enlève rien d'ailleurs à l'importance de son rôle historique. Mais ne figurent ni Josep Sebastià Pons (bilingue, cité dans toutes les histoires de la littérature et les anthologies, et réédité régulièrement en France comme en Catalogne), ni Jordi Pere Cerdà, (premi d'Honor de les Lletres Catalanes, Premi nacional de literatura – s'il faut des prix). Ce "panthéon"-là : Simon, Massé, Brasillach, Pons, Cerdà, je ne l'invente pas, je viens de le trouver dans le Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures (Larousse, 1986). Là on n'est plus dans la perspective de la littérature locale ou nationale, catalane ou française, mais de la littérature universelle. M. Bonet, qui est président du CML et grand ordonnateurs des fêtes littéraires en Roussillon, a d'autres critères que le Larousse. Peut-être même n'aime-t-il pas Pons ou préfère-t-il Guiter à Cerdà. Ou peut-être tout simplement ne lit-il pas le catalan, ni dans le texte, ni en traduction. C'est son droit... Mais il ne s'agit pas des goûts personnels de M. Bonet. Il s'agit d'une encyclopédie que le président du Conseil Général répand partout avec une fierté tapageuse comme l'expression la plus digne des vertus du département. Et nous voilà avec une page sur la littérature qui exprime principalement l'incompétence et l'irréflexion. Et par dessus le marché avec une "affaire Brasillach" sur les bras. De quoi édifier en effet ceux qui, à l'invitation de la quatrième de couverture souhaiteraient découvrir dans cette encyclopédie notre merveilleux pays catalan. Médiocre et en plus fasciste.

Marie Grau
27 janvier 2003

¹ de Maurice Bardèche, beau-frère, éditeur et ayant-droit de Brasillach – outre sa propre œuvre de fasciste, négationniste et critique littéraire.

² Les voici, elles sont bien représentatives du sérieux de la méthode et de l'alacrité du style de M. Bonet :

“ Josep Tolza, connu comme auteur dramatique de pièces en catalan, publiera dans les années 80 deux romans que l'on peut qualifier d'engagés et de peu orthodoxe, étant donné le choix et la manière des sujets traités. Sa littérature, reflet de ses convictions, en fait un des auteurs les plus engagés du Roussillon.”

LIENS

Cette rubrique donnera accès à tous les liens disponibles pour élargir les champs de l'information et l'intelligibilité des questions débattues. Merci de proposer des liens qui concourent à ces objectifs. Tout refus éventuel sera argumenté et notifié à son auteur (cette précaution élémentaire vise à ne pas offrir une tribune aux négationnistes et aux révisionnistes).

Le contact : robert.marty@dehorsbrasillach.net

Le site du journal : www.perpignan-toutvabien.com

Alice Kaplan : <http://www.duke.edu/literature/Kaplan.html>

<http://www.albany.edu/writers-inst/kaplanalice.html>

Les amis de Brasillach : <http://www.brasillach.com> (voir notamment "Alice Kaplan rouvre le dossier de la Collaboration et de l'exécution de Robert Brasillach")

36. Présentation du site « Dehorsbrasillach.net » et de l'émission « Voyage d'automne, Quand Goebbels tenait salon » (sur France 5), site "perpignan-toutvabien", lundi 10 février 2003

Le débat se poursuit et trouve – toujours sur Internet – un nouvel espace de liberté et d'expression. Dehorsbrasillach.net affiche clairement sa finalité et son ambition : bouter Brasillach hors du «panthéon des lettres roussillonnaises».

Ce site d'information, de réflexion et d'analyse, créé par Robert Marty, professeur de l'université de Perpignan, et ouvert à tous ceux qui désirent débattre sur le fond et sur la forme. Dehorsbrasillach offre déjà quelques beaux morceaux... à savourer.

A la page «Contributions», dans *Il n'y a pas que Brasillach*, Marie Grau démontre que ce n'est pas seulement le traitement de faveur réservé à Brasillach qui pose problème dans la double page *Ecrire en Roussillon* et que ce traitement de faveur n'est pas le fruit du hasard mais d'une vision très particulière qu'André Bonet a de la littérature du Roussillon, vision qui plus est, pavée d'ignorances et d'incohérences. Marie Grau revient sur le mythe de Brasillach, écrivain maudit, agité par une extrême droite, si habile en tours de passe-passe et le replace, lui et son œuvre, dans l'histoire de la littérature française.

Avec *Brasillach, L'homme dans l'œuvre ?*, Claude Marty s'attaque à un autre mythe récurrent, Brasillach est un salaud, mais son œuvre n'a rien à voir avec lui, elle est tendre, douce et belle. En choisissant d'analyser un des premiers romans, *Le Voleur d'étincelles* elle démontre que l'esthétique tout entière et l'idéologie qui sous-tend toute son œuvre, y compris romanesque, y compris des premières années, est déjà fasciste.

“Expliqué à ma fille”, ça pourrait donner : Brasillach n'est pas tombé dedans par accident pendant la guerre, tout petit déjà, il pensait comme ça.

Dans la rubrique «Documents», on trouve la double page *Ecrire en Roussillon* à l'origine du scandale et, en vis à vis, le texte de Bardèche qui a inspiré les lignes sur Brasillach et qui (pour l'anecdote) est parvenu à Robert Marty sous forme d'envoi anonyme.

Dans les rubriques «information» et «désinformation», on peut lire les articles publiés (dans *El Punt* etc) et les courriers refusés (par *L'Indép*).

Deux rubriques permettent aux internautes de participer au débat, la première rend compte des «critiques» et l'autre publie les «contributions».

Dehorsbrasillach.net est destiné à grandir et à s'enrichir des réflexions et contributions de tous. Il ne sera fermé que lorsque Brasillach aura quitté le panthéon des lettres roussillonnaises.

Voyage d'automne, Quand Goebbels tenait salon

La 5 - Arte, les Repères de l'Histoire

Le Reportage : En 1941, un groupe d'écrivains français (Brasillach, Chardonne, Jouandeau, Drieu La Rochelle) étaient invités en Allemagne. Claude Vajda retrace un épisode noir de notre histoire.

Le Débat : la collaboration des écrivains français avec le régime nazi

Rediffusions :

Mardi 11 février 2003, à 00h46

Samedi 15 février 2003 à 07h20

Dimanche 23 février 2003, à 04h05

37. « Brasillach : l'homme dans l'œuvre ? A propos du livre "Le voleur d'étincelles" (Plon, 1932) », Robert Marty, site « Dehorsbrasillach.net »

Distinguer l'écrivain, l'œuvre et celui qui en est l'auteur est la tentation dans laquelle tombent ceux qui veulent exonérer Brasillach l'écrivain des ignominies de Brasillach, l'homme, le politique, l'idéologue engagé pour la cause la plus détestable qui soit : le nazisme.

Il serait certes abusif de prétendre que l'homme "colle" à l'écrivain dans toutes ses particularités. Dans *Le voleur d'étincelles* " Lazare n'est pas Brasillach, même s'il en a sans doute des traits, de la même façon que le narrateur et l'auteur entretiennent des relations. Mais il est tout aussi absurde de penser que l'idéologie, la philosophie de l'auteur ne marquent pas l'œuvre. Tout se passerait alors comme si sa vision du monde n'en était pas affectée ?

Appréhender un texte littéraire en ignorant tout de son auteur, à la manière structuraliste ("le texte, rien que le texte") n'est pas un obstacle, au contraire, car les grilles de lecture sont nombreuses et on fait appel à l'intertextualité pour entendre "les voix" si différentes qui selon Julia Kristeva "tissent le texte".

Penchons-nous sur l'un des romans de Brasillach *"Le voleur d'étincelles"* paru en 1932. L'auteur avait 23 ans. Ce n'est pas, on le sait bien, l'écrit le plus révélateur de Brasillach ; c'est pour cela justement que nous l'avons choisi : le défi est plus grand, qui est celui de montrer ici les émergences de l'idéologie de l'auteur dans ce qu'elle a de moins explicité, de moins manifesté, mais au contraire de plus insidieux, de plus instillé. Notre propos est de montrer qu'elle colore le texte, lui communique une qualité

générale qui atteint le lecteur essentiellement au niveau émotionnel et l'en imprègne.

Le roman d'un "exilé" ?

"Le voleur d'étincelles" est un roman de facture classique, un roman de type initiatique où le héros, Lazare Mir, quitte Paris pour son pays natal et le village de ses vacances passées, Collioure. C'est un récit à la troisième personne où le narrateur se limite au point de vue du personnage dont cependant il connaît tout.

Au cours de ce séjour, sa grand-tante qui l'accueille va lui raconter sa famille, lui donnera une généalogie (au point qu'il peut en représenter l'arbre) pendant qu'il retrouve dans la nature, la mer, les paysages, du moins dans ce qui n'a pas été défigurés par les hommes, les lieux de son enfance.

Il a l'impression de "renaître" et même de "naître" carrément au monde grâce à la tante "vieille fée" et à une jeune parente, qualifiée également de sorcière ("deux sorcières dissemblables").

La narration respecte la chronologie : départ de Paris fin juin, retour à Paris fin septembre début octobre. Au total l'action se déroule sur trois mois environ.

La quête de Lazare, la recherche de ses sources familiales, est complétée par un court séjour à Mont-Louis dans les toutes dernières pages, Mont-Louis étant le berceau de la famille Mir. Il y trouve aussi la tombe de sa mère. Lazare a donc retrouvé son passé et ses origines.

Le héros suit une trajectoire ascendante, positive, gratifiante et ce parcours, qui est une quête accomplie est symbolisé par la structure du roman : les premières pages se placent sous le titre "Nuit" (Lazare à Paris), les dernières sous le titre "Matin" (Lazare à Mont-Louis. Entre les deux, la majeure partie du récit se divise en deux parties à peu près égales : "Midi" (8 sous-chapitres) et "Soir" (10 sous-chapitres) qui évoquent toutes deux la vie de Lazare à Collioure chez sa tante.

Au début du récit, Lazare erre, ombre noire, dans les rues de Paris à la recherche de lumière, celle des réverbères. Collioure, sa tante, la jeune femme seront aussi des sources de lumière. On comprend le sens symbolique du titre : *"Le voleur d'étincelles"* emprunté à Tristan Corbière dans une citation mise en exergue du roman : "Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles".

Une lecture qui fait problème.

Ce roman peut apparaître comme le récit du banal parcours d'un jeune homme qui se poserait des questions, éprouverait tout à coup le besoin de se ressourcer. Bref, la réaction compréhensible d'un "exilé" dans la capitale, un Catalan en plus, qui voudrait retrouver son pays natal, gagné par le mal du pays.

Mais d'où vient l'étrange malaise qui peut saisir certains lecteurs sans doute plus avertis ? et le lecteur catalan en particulier s'agissant de Collioure. C'est qu'au fil des pages, de nombreux passages laissent penser que Lazare n'est pas le jeune homme banal que peut évoquer une première lecture qui serait purement "romanesque" et "littéraire", une lecture qu'on qualifierait en somme de "premier degré".

D'où provient alors l'écart d'interprétation très important que l'on peut constater entre les lecteurs de Brasillach ? Nous, nous disons qu'il ne s'agit pas d'un roman anodin qui n'aurait aucune portée générale, qui ne révélerait en aucune

façon l'idéologie de l'auteur mais au contraire que le texte nous révèle –et nous communique- sa perception et sa vision du monde.

C'est qu'il est difficile de "décoder" un texte romanesque comme *"Le voleur d'étincelles"* dans lequel l'auteur a choisi systématiquement la métaphore comme moyen d'expression et de communication. Choisir la métaphore c'est se placer à tout moment au niveau de l'affectif, de l'émotionnel, du ressenti. C'est faire éprouver les qualités d'un objet que l'on ne nomme pas (le comparé) à travers l'objet qui est au contraire nommé (le comparant). C'est donc aussi occulter en quelque sorte l'objet comparé alors que c'est le comparant qui occupe le devant de la scène. Une lecture plus approfondie du texte conduit le lecteur plus averti à remonter au contraire au comparé pour comprendre, pour interpréter plus profondément et plus complètement car le narrateur tout au long du récit avance en quelque sorte "masqué". D'où cet étrange malaise car le processus naturel de lecture consistant dans l'agrégation continue des signes proposés par le texte pour accéder au sens est en fait piloté dans le roman par la partie manifeste du discours, les comparants. Le flux des métaphores, à tous niveaux, tend à opacifier le discours et à altérer la lucidité du lecteur. En un mot, on peut dire que la métaphore nécessite une traduction alors que la figure plus basique qu'est la comparaison explicite le mécanisme comparatif qui permet de passer du comparant au comparé. Voici, par exemple, trois énoncés possibles : 1. ce garçon est habile comme un singe; 2. ce garçon est un singe; 3. ce singe. Le dernier énoncé est nommé parfois "métaphore absolue", où sont gommés à la fois le comparé et la qualité attribuée.

"Les grands parents éblouis virent bondir un vrai singe" (G.Bernanos)

Une imagerie très cruelle.

La métaphore est une figure de style très puissante et de très grand usage. Elle a le pouvoir de faire surgir des images évocatrices et qui touchent la sensibilité. L'image est utilisée dans les descriptions mais aussi dans les satires. Selon le comparant choisi elle embellit, magnifie, valorise l'objet ou bien elle le dévalorise, l'avilit, le salit. Dans le cas du roman de Brasillach et dans ses autres écrits, l'idéologue qu'il est se manifeste souvent de cette façon et le choix des images est particulièrement éclairant sur sa sensibilité et sur ses sentiments. En voici quelques exemples :

"Quel tribunal, en effet, oserait nous condamner [] si nous dénonçons l'envahissement extraordinaire de Paris et de la France par des singes ? Vous n'êtes pas sans savoir que jadis les singes étaient cantonnés dans certaines régions, voire dans certains jardins d'acclimatation. Aujourd'hui, on en voit partout... Il faut reconnaître qu'il se développe dans le public un assez vif complexe antisinge. On va au théâtre ? La salle est remplie de singes. Ils s'accrochent partout, aux balcons, aux avant-scènes. Dans l'autobus, dans le métro ? Des singes. Je m'assieds innocemment au café ? A ma droite, à ma gauche, deux ou trois singes prennent place[...] Leur habileté à imiter les gestes des hommes font que parfois nous ne les reconnaissons pas tout de suite. Les guenons qui les accompagnent ont chapardé des fourrures, des colliers de perles et elles minaudent de manière presque humaine... Ce que nous

appellerons l'anti-simiétisme (veuillez bien lire, je vous prie) devient chaque jour une nécessité plus urgente. Ne dit-on pas que des unions contre-nature entre Français et guenons, entre Françaises et singes auraient déjà donné naissance à une race hybride heureusement peu nombreuse ? Il est tout à fait fâcheux que l'on puisse arriver à de telles perversions. Nous sommes sûrs d'aller au-devant des désirs du gouvernement en dénonçant de telles pratiques." (Robert Brasillach, *Je suis Partout*, mars 1939)

Il faut remarquer que dans cet exemple –qui est une métaphore absolue à la limite de la compréhensibilité- Brasillach donne une clé pour qu'elle soit correctement décodée et ce faisant en rajoute, si l'on peut dire "une couche" : "l'anti-simiétisme (veuillez bien lire, je vous prie)".

Dans son roman il montre son mépris de la foule ou des individus, choisissant la posture aristocratique élitiste de l'homme seul, de l'homme assuré de sa supériorité et du bien-fondé de sa démarche lors de son séjour à Collioure. "Mais pourquoi ne savait-il pas voir ce que Vincent y voyait?". C'est par une métaphore qui se prolonge (filée) qu'il stigmatise la foule du 15 août :

"Lazare était fatigué, se sentait sale dans cette foule sale et, après la journée harassante, ne retrouvait pas dans cette ville la ville qu'il avait tant aimée. Les oreilles bourdonnantes, il contemplait cette foule, pareille à du vomit fumant, qui gonflait entre les quilles des barques. Les airs de dix années de jazz se mêlaient à cette pâte humaine, humide, indigeste, et un peu tournée, qui crevait en grosses bulles sous la nuit impassible." (p.177)

Lorsqu'il ne s'agit pas de métaphores, les traits descriptifs et les adjectifs choisis sont aussi des images dévalorisantes pour les personnages ou les choses qu'il méprise. A propos de Collioure :

"Sale petite ville. On a jeté les maisons en tas au flanc d'une rude colline, sur une mer qui déchiquette les rochers."

A propos du notaire, Maître Parayre :

" Sa ruse, il la montrait, la suait par tous les pores de sa grosse peau, de son gros nez renflé, de ses paupières plissées et humides, lorsqu'il était assis, les jambes bien écartées, le ventre en avant, dans son cabinet, devant un Andorran qui venait se plaindre que l'Illustre Seigneur vacher lui ait volé une chèvre ou que l'Illustre Seigneur contrebandier lui ait fait tort de quarante sous."

Remarquons qu'on dévalorise le personnage à la fois par son physique et par son métier, basement, mesquinement, dérisoirement matériel :

"Un petit homme rond aux moustaches de chat à la mâchoire bien carrée et dure sous la graisse, aux cheveux drus."

Beaucoup d'autres personnages, à l'instar du notaire, sont méchamment caricaturés. A propos des visiteurs de la tante :

"deux petits personnages qui devaient apparaître ainsi chaque fois que sonnaient cinq heures, comme les

personnages de l'horloge de Strasbourg. C'était un homme sec, en matière évidemment inflammable, et vêtu d'un drap si rigide qu'il ne pouvait être que du carton peint, accompagné d'une dame d'étope et de bouts de fourrure[...]Deux formes jaunies et vêtues de noir[...] une tête branlante [...]choquaient le bois de leurs doigts secs contre le bois des sièges[...]Et le pantin fit quelques plaisanteries[...]ces personnages tumultueux et vains."

"Il faut toujours désigner un ennemi visible", explique Hitler. Dans le roman, Brasillach n'en manque pas l'occasion.

Le miroir de la décadence.

Le monde est devenu laid, sale, défiguré par les excès, excès de la civilisation, et par les hommes qui ont gâté et gâché leurs potentialités. Génie personnel et génie national sont donc à retrouver.

Cette galerie de portraits, brossés au fil des pages, donne une image de cette décadence.

Ainsi Madame Xirrat n'a pas su tirer parti de ce qui lui aurait été donné et serait devenue cette personne mesquine et ridicule qui rend visite à sa tante :

"Cette Mme Xirrat, je sais par sa main qu'elle était née pour être fine, sensible, artiste même, qu'elle devait, vous comprenez, elle avait le devoir d'aimer la musique..."

Dans le portrait de M. et Mme Xirrat et des deux autres personnes, dans ce salon de la tante, les idées d'affaiblissement, de vieillissement, de décrépitude sont évoquées par les images que renvoient des mots (ce sont essentiellement des adjectifs) comme : sec, jaunies, noir, branlante, le bois (celui de leurs doigts secs), le bois (des sièges). Ce sont donc des personnages sclérosés, uniformisés, comme robotisés, dérisoires: ils apparaissent comme les personnages de l'horloge de Strasbourg, des pantins vêtus de carton.

Enfin leur destin est sans doute de disparaître rapidement dans un feu purificateur puisqu'ils sont faits de "matière inflammable" et vêtus "d'étope".

Pour Lazare, manifestement, l'intelligence, éminente qualité humaine, est aussi affectée par l'évolution décadente de la société. Elle serait affectée par un affaiblissement, une dégénérescence et se serait transformée en ce que Lazare nomme précisément (on quitte la métaphore) l'intellectualisme.

Mme Xirrat à propos de son fils :

"Il n'est pas intelligent, mais ça vaut mieux mignonne. Les jeunes très intelligents on ne sait pas ce qu'ils peuvent devenir."

A propos du notaire, qu'il trouve d'ailleurs plus rusé qu'intelligent, il donne a contrario sa conception de l'intelligence :

"son intelligence ou ce qu'il appelait ainsi, était la parure admirable qu'il sortait dans les grandes occasions, à la saison de Pâques, au théâtre municipal de Perpignan, aux conférences de Claude Farrère, chez les amis dont il aimait "l'intellectualité"."

Les ennemis sont bien tous ces gens qui portent des signes de cette décadence. C'est pour la même raison que Lazare répugne à regarder les photos de famille. Il préfère les imaginer car les portraits de l'album-photos sont des représentations, décevantes et caricaturales, selon lui, de "sa race" :

"Les albums de photos qu'il regarda avec effroi. Qu'allait-il retrouver dans ces dames de village hautaines, ces bébés boursoufflés morts ? Il redoutait toujours cette scène des portraits d'un Hernani bourgeois[...] Il aimait mieux les récits de sa tante et considéra sans respect et sans le reconnaître une sorte de magistrat bougon dont le regard s'était effacé et qui était le père de Séraphina."

A contrario, et comme en contrepoint, nous avons Séraphina. De tous les personnages, seule Séraphina (et plus tard une autre jeune parente) trouve grâce aux yeux de Lazare. C'est d'abord parce qu'elles sont de "son sang". Ensuite, la grand-tante Séraphina, malgré son physique ridicule et son "accoutrement baroque" apparaît comme une personne intéressante pour Lazare. Un trait physique valorisant est retenu, qui l'emporte sur tous les autres : "de grands yeux très clairs et très purs". C'est une personne peu banale (elle fait de la chiromancie) forte et originale au contraire, un peu mystérieuse ("la vieille fée"), ayant des pouvoirs dont celui de faire surgir le passé. Enfin, Lazare la choisit en quelque sorte pour cela comme l'initiatrice dans la quête entreprise. Ce n'est pas, décidément, une personne comme les autres ! La jeune cousine, une autre sorcière, a le même rôle à un degré moindre.

Sous les pavés, Lutèce!

On pourrait résumer ainsi la quête de Lazare en ce qui concerne la recherche d'une nature originelle, la plus ancienne, la plus profonde, la plus authentique si l'on pense que, dans ses excès, la civilisation l'a masquée sous différents apports au cours des siècles écoulés. Cet empilement de couches hétérogènes et cosmopolites ont perverti, gâté, sali non seulement le génie national mais aussi le cadre dans lequel il a pris naissance et dans lequel il est maintenant englué. Il faut remonter, comme le ferait un archéologue, à la trace la plus ancienne, la plus profonde et retrouver la nature et les choses dans leur primitive pureté.

Paris, Collioure, Mont-Louis renvoient métaphoriquement à toute une époque, celle des années 30, qu'il s'agit d'épurer comme il s'agit, et c'est la même démarche pour Lazare, de purifier son passé et d'atteindre à la résurrection (Lazare, lève-toi et marche!)

Trois moments du roman : Lazare à Paris, Lazare à Collioure, Lazare à Mont-Louis.

Lazare à Paris :

"Lazare ne découvrira-t-il pas, sous ce quartier muet, dans les rues désertes et infiniment sonores, l'âme d'un ancien du village ? Comme il sait maintenant, à suivre ces chemins humides, qu'ils ont été des sentiers parmi des parcelles de terre, ou des sentiers dans les broussailles, il y a longtemps."

Lazare à Collioure :

"Il bouge un peu, rassemble ses souvenirs épars [...] et acceptant pour la première fois d'avoir un passé avouable, il ne sépare pas d'aujourd'hui les jours de son enfance. Il aime les rues [...] C'est là [...] dans les rues, Lazare le sait, que demeure l'ancien Collioure, celui qui existait déjà avant que la route neuve fût creusée au flan de la côte. La mer et les criques sont d'une beauté fragile qu'un Anglais peut atteindre en se faisant construire un hôtel. Mais à moins de démolir complètement la ville, on ne touchera pas aux rues [...] . Il n'a qu'à fermer les yeux pour les revoir les rues, ses rues. [...] . C'était là d'abord qu'il devait venir, au cœur de cette alchimie dévorante sous le grand four voûté de midi, et s'il devait renaître, où, mieux qu'ici pouvait-il le faire ?

Lazare à Mont-Louis.

"Avant de quitter tout à fait son pays retrouvé, Lazare ira voir le village de la montagne [...] où sa famille Maure s'est réfugiée il y a dix siècles. Sans doute, s'arrêtera-t-il à Mont-Louis [...] . En sortant par la citadelle, à côté des étendues de glacis et de fossés, ville morte, Pompéi du grand siècle encore intacte, conservée par le froid et l'oubli comme l'autre par les cendres du Vésuve, il a vu les passages camouflés [...] . L'atmosphère du monde est un seul bloc dur de cristal et transparent. Comment s'y meut-il avec tant d'aisance, dans le dur cristal du matin, créature adaptée à cet élément nouveau, et telles que celles que décrivent les anciens livres..."

La résurrection de Lazare.

Au début du roman, Lazare est seul à Paris. Il est, dit-il :

"neuf au monde, sans parents, sans liens, sans immatriculation et sans numéro d'ordre. Frère d'Adam, avant la naissance d'Eve, homme sans nombril et sans lettres de premier janvier."

Il est satisfait de cette solitude ("particulièrement orgueilleux") qui le singularise ; "il porte sans regret avoué le poids de sa solitude, et sans doute en est fier".

"Homme sans nombril" est une métaphore particulièrement saisissante. Il ne devra rien à personne, pas même à sa mère, car il va "fouillant" dans sa famille à Collioure, grâce à la tante Séraphina et aussi grâce à l'environnement et en particulier grâce à la mer (la mer- la mère) dans laquelle il se baigne avec délectation, atteindre ses origines les plus profondes et les plus pures.

On note deux acceptions du mot "passé" dans le roman :

- d'une part "Il faut croire qu'il n'était plus l'homme seul qu'un univers chargé de passé étonne et ennui",
- d'autre part, "Ce passé dont il ne savait rien".

Dans le premier cas, c'est le passé imposé, donné à la naissance, un "déjà-là" : "un univers chargé de souvenirs et de fiches[...]et où le seul problème est celui de l'hérédité qu'on prononce habituellement héritage"...

Dans le deuxième cas, c'est le passé qu'il va essayer de retrouver et qu'il fera sien, au terme d'un choix, quand il en aura vérifié les sources, les origines, dans un acte

personnel d'adhésion.

A la fin du roman, à Mont-Louis, il est sûr d'avoir réussi dans cette quête. :

"Il n'est plus aujourd'hui que l'enfant qui naît, au bord de cette vallée emplie de lumière comme d'un lait mystérieux. La plus formidable des palingénésies, riche en promesses, l'accouche de sa ville natale et funèbre, dans un matin pareil au premier matin du monde."

Il parle aussi de "minute essentielle" où l'adjectif doit être pris dans son sens premier : la minute de l'essence, de l'être au monde. L'emploi du mot "palingénésie" qui est un terme presque technique pour évoquer le concept de "résurrection" met fortement l'accent sur l'idée de renaissance dans un contexte d'évolution et de perfectionnement.

A la fin du roman, Lazare est un homme pur et nouveau.

Pur et dur comme le cristal.

Cette prédilection pour la pureté, cette quête des origines, du passé le plus profond dont le plus "pur" apparaît évidemment à de nombreuses reprises dans le roman. Les allusions à des personnages bibliques (Adam, Eve, Lazare) comme dans d'autres écrits du Paradis Terrestre sont autant d'indices de cette obsession.

Le passage du roman sur l'onomastique roussillonnaise en est aussi un indice : rechercher l'étymologie des noms de lieux, c'est vouloir retrouver, sous les couches successives, les origines les plus anciennes. Dans le cas des nom du Roussillon, Lazare, avec l'aide du notaire Parayre, se plaît à remonter aux origines ligures (civilisations anciennes des Celtes et des Ligues) sous les couches successives, sous les apports de nombreuses civilisations qui ont traversé le Roussillon. Maître Parayre est président (justement) d'une société pour la recherche du patrimoine ligure dans la civilisation catalane :

"les noms ligures ont généralement gardé une forme assez rocaïlleuse[...] sauf dans le nom de pays très connus. Ainsi Collioure, qui est Kouk Illi Berri, le port de la ville neuve. La ville neuve, Illi Berri, c'était Elne.[...] Helena est le second nom ou le troisième. Il y eut un moment où la ville s'appelait Illibéris[...]Tenez, vous avez Carol, dans la montagne, qu'on a voulu rattacher à Charlemagne. Erreur! Nous retrouvons le radical quer qui signifie pierre : Carol, Bolquère, la Quera, Céret, la Cerdagne même..."

Le notaire Parayre insiste après une question de Lazare sur les apports romains :

"Ce n'est rien à côté des noms ligures. Même pour certains noms Goths, Cuxa, Cuixa, Huyteza...les auteurs disputent pour savoir s'ils ne sont pas en réalité ligures[...] Je suis sûr qu'ils furent un peuple extraordinaire. Malheureusement nous avons peu de monuments. Mais les noms de pays et de personnes conservent le souvenir de cette race primitive." (souligné par nous)

Ce passage est un signe fort car il indique et explique clairement en quoi consiste cette quête des origines par le parallèle que le lecteur peut faire avec la recherche onomastique.

A Mont-Louis, à la fin du roman, Lazare renaît, retrouve la pureté et la virginité du nouveau-né. On retrouve, en effet dans ces dernières pages le thème de la pureté exprimée et communiquée par une métaphore où les comparants sont divers et disséminés : l'air pur, la neige, la glace, le cristal, le froid, la transparence. Nous avons cité plus haut le passage qui concerne Mont-Louis, conservé intact et pur, par les glaces comme Pompéi le fut par les cendres.

Un romantisme dévoyé.

Certains ont pu trouver que l'œuvre de Brasillach avait une dimension romantique (son personnage Lazare peut en présenter quelques apparences). Mais, si cela est vrai, ce ne peut être qu'un romantisme dévoyé (comme ont pu le faire certains philosophes allemands à propos du romantisme dans leur pays). Car le romantisme, s'il est d'abord un individualisme est aussi un humanisme. Les romantiques français comme Chateaubriand en tant que royaliste et Lamartine et Victor Hugo en tant que républicains, ont su s'engager dans la société et on a pu parler de romantisme social. Dans la littérature des auteurs pronazis tout humanisme est évidemment banni. Le destin de Brasillach, que l'on peut qualifier de tragique, peut paraître semblable à celui de certains héros de fictions (comme le Werter de Goethe) ou réels (comme James Dean) qui ont vécu jusqu'à la mort leur mal-être et leur solitude. Mais ils ne faisaient de tort qu'à eux-mêmes. Brasillach, au contraire, a soutenu jusqu'au bout des idées que le principe d'humanité condamne et que le devoir de mémoire envers les victimes de l'idéologie nazie exige que nous condamnions. Alice Kaplan a pu parler à propos de l'œuvre de Brasillach d'un mélange de cruauté et de sentimentalisme. C'est ramener ce "héros" à sa juste mesure car c'est la bonne cause qui fait le héros et nous pouvons lui opposer deux authentiques héros, morts avant lui, deux héros de la résistance, Pierre Brossolette et Jean Moulin, sans compter tous ceux qui sont morts sous la torture, sous les balles ou dans les camps.

Les accents pronazis du roman.

Résumons, au contraire, ce qui fait du personnage Lazare la réplique d'un jeune homme des années 30 acquis à la cause du parti national-socialiste allemand.

C'est d'abord ce que l'on peut nommer "la celtomanie", c'est-à-dire le désir de retrouver la "race" pure, la race aryenne. Dans le roman, Lazare poursuit le même but en ce qui concerne les Ligures. Il insiste même sur l'un des aspects de ces deux civilisations très anciennes, le rôle important de la femme et de la mère, l'égalité de l'homme et de l'époux, dans la transmission du nom par exemple. Il s'agissait de sociétés matriarcales alors que la civilisation romaine se fonde sur le patriarcat. Lazare se préoccupe d'ailleurs de retrouver les sources maternelles. Il n'est jamais question de son père. C'est aussi le thème de la dégénérescence de la société et de la civilisation contemporaines. Cette décadence touche l'environnement gâté par les excès, la culture menacée par l'intellectualisme et les individus qui sont aveuglés, passifs, consentants. Lazare, lui, sait, c'est ce qui fait sa solitude et sa supériorité.

La puissance des métaphores.

La métaphore touche la sensibilité du lecteur sans heurter de front les idées, les concepts dont il dispose a priori. Elle a aussi cette généralité qui fait "qu'elle n'a pas l'air d'y toucher", laissant une certaine liberté à celui qui la reçoit. La métaphore nous parle d'une chose à travers une autre ; elle a le pouvoir de peupler notre esprit d'images évocatrices véhiculées par le comparant mais gouvernées en sous-main par un comparé auquel le lecteur peut ou non accéder selon ses capacités ou son désir de décoder. Le comparant porte les marques du comparé qui pénètre donc dans nos esprits avec d'autant plus de facilité que ce n'est pas à elles qu'on ouvre la porte. L'exemple du comparant "singe", signalé plus haut, nous montre que selon les contextes, les dispositions d'esprit du lecteur, les traits retenus peuvent être valorisants : agilité, adresse, vivacité ou bien très dévalorisants : laideur, grimaces, et surtout caricature d'être humain.

Les trois niveaux de lecture.

Une lecture naïve du roman nous conduirait à conclure à l'histoire sympathique de cet exilé à Paris qui retrouve son pays natal. Le lecteur catalan, dans cette lecture au premier degré, se plaît à retrouver l'évocation des paysages roussillonnais, bien situés par les noms de lieux que l'on se plaît aussi à lire : Roussillon, Cerdagne, Collioure, Mont-Louis, Consolation, La Valette... Quel intérêt aussi pour ce lecteur d'entendre le notaire Parayre traiter de l'onomastique catalane avec cette "brave" tante Séraphina. Cette lecture peut charmer et "venger" en quelque sorte de toute cette littérature qui nous distille surtout parisianité et états d'âme franco-français. Les autres lecteurs, s'ils sont bienveillants, se repaîtront des métaphores qu'ils trouveront exotiques, souriront des personnages ridiculement campés pour lesquels ils éprouveront quelque compassion comme ils compatiront au sort de ces provinciaux obligés de s'exiler pour réaliser leurs potentialités. Les moins bienveillants y verront un document facile à approcher sur cette "basse province" située aux confins de leurs connaissances géographiques.

Au deuxième degré de clarté –ou de lucidité– une lecture comme la nôtre qui s'est voulue instruite autant par l'histoire que par la pratique des textes et des théories qui s'y rapportent, les fameuses "voies qui tissent le texte" nous parlent un peu plus distinctement. Le personnage de Lazare et les autres, qu'ils soient "bons" ou "mauvais" ne sont pas ce qu'ils paraissent être, à savoir des personnes particulières. En fait ce sont des types et les relations qu'ils entretiennent, entre eux, avec la nature, dans une société décadente, se situent dans le monde selon Brasillach, un monde habité par l'idéologie nazie de l'auteur.

Au troisième degré, l'accumulation des métaphores porteuses de cette vision du monde, enrichit l'expérience personnelle capitalisée du lecteur et lui fournit un modèle sous-jacent de compréhension. Il peut certes le rejeter. Il peut aussi l'adopter et en faire même un guide pour son action politique et sociale.. On trouvera peut-être là une explication de l'importance accordée à Brasillach par l'extrême droite aujourd'hui. Ce n'est pas seulement un martyr, c'est aussi un auteur dont la lecture imprègne le lecteur de son idéologie, sous couvert de littérature. L'alibi esthétique ouvre la voie au militantisme idéologique.

Vers la plume qui tue.

Au terme de ce bref examen du *Voleur d'étincelles*, nous comprenons mieux la fascination que peut exercer ce romantisme destructeur sur certains esprits, nous comprenons mieux comment on peut militer en faveur d'un écrivain "maudit" pour lever la malédiction qui le frappe, mais nous comprenons mal comment on peut s'abuser – et abuser le monde – en entretenant la fiction d'une séparation étanche entre l'homme et l'œuvre. S'il est un homme qui est bien présent dans son œuvre, c'est bien Brasillach. On comprend mieux dès lors le malaise qu'on peut éprouver à sa lecture. Le Brasillach de "Je suis partout" est aussi dans tous ses autres écrits.

Le fascisme dira Brasillach est " La poésie même du XX^e siècle ".

Claude Marty
6 février 2003

Mercredi 12 février 2003 : pour la première fois depuis son déclenchement, l'affaire « Brasillach / Bonet » n'est pas « A la une » du site "perpignan-toutvabien". Pourtant, un nouveau point de vue est publié ce jour-là.

Le lendemain, l'article (31) consacré à l'affaire n'est affiché en une qu'en cours de journée, après sa mise en ligne, et se termine ainsi : « L'affaire Brasillach serait-elle à la veille de son épilogue ? »

38. Alain Le Dosseur s'exprime (30), site "perpignan-toutvabien", mercredi 12 février 2003

Le combat pour les idées est toujours d'actualité. Le consensus mou, le politiquement correct, la pensée unique peuvent laisser penser que tout est fini. Il n'en est rien.

La précipitation – car j'espère pour les commanditaires que ce n'est que de cela dont il s'agit – est très souvent mauvaise conseillère.

Le problème, c'est que beaucoup de choses se font avec notre argent, avec la bénédiction implicite, par passivité, de très nombreux citoyens. Il est souvent trop tard pour regretter tout en agissant avec efficacité.

Pour une fois, et grâce à un journal électronique, un débat s'instaure autour de notre histoire.

Est-ce le début d'une véritable nouvelle démocratie ? Est-ce le moment privilégié pour contourner les débats cloisonnés par l'argent et les grosses machines électorales ? L'avenir le dira.

Sur le fond, il m'apparaît que toute "mollesse intellectuelle" en relation avec la pensée des bourreaux institutionnels est coupable.

Je me rappelle souvent ce que me disaient mes parents des dignitaires nazis durant l'occupation allemande. Ils m'ont appris que ces individus, parfois grands amateurs de musique sophistiquée et/ou d'opéras de jour, devenaient des tortionnaires sanguinaires la nuit tombée.

Je pense depuis longtemps que l'être humain est comme un mille-feuilles : la connaissance d'une strate du gâteau n'est en aucune manière la représentation d'un tout.

On peut être bon en math et désastreux en histoire à l'école, on peut être beau parleur et le pire des égoïstes, on peut aimer la littérature et cracher la haine.

A titre personnel, moi qui ne suis pas un intellectuel et donc qui n'en a pas eu besoin professionnellement, j'ai toujours refusé de lire Céline, Drieu ou Brasillach.

Je pensais toujours à ces mélomanes que mes parents avaient décrits.

Pour résumer ma réflexion, je pense que dans le spectre des qualités d'un être (in)humain, il y a des valeurs et des niveaux qui sont éliminatoires.

«On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde.», disait Desproges.

Est-ce que l'histoire gardera les quelques pages écrites par des individus nauséabonds alors que d'autres, de même portée littéraire, l'auront été par des êtres humains ordinaires, moyens ou simplement agréables ?

Je n'en sais rien mais je pense qu'il est tout simplement utile d'ignorer l'activité de ces êtres infâmes. C'est le moins que nous puissions actuellement faire quotidiennement.

Par contre, souvenons-nous toujours des atrocités de l'époque et de ces individus en tant qu'acteurs de leur temps afin que nous ne revivions pas les mêmes erreurs.

La littérature peut vivre sans les tortionnaires. Les hommes et les femmes qui sont morts dans les camps à cause des théories fascistes ne sont plus là, eux, pour parler à leurs enfants et leurs petits-enfants.

L'esthétisme des beaux esprits ne peut cacher la réalité de la vie ; c'est probablement là que se situe la césure entre ceux qui, dénonçant un Brasillach fasciste, peuvent lire ses écrits, rechercher ses " innovations ", être ébaubis par son hellénisme (qui, faut-il le souligner, était très à la mode chez les fascistes qui se cherchaient un passé et une histoire pour asseoir leurs politiques ignobles).

Pour conclure, je pense sincèrement que l'on vit bien mieux en délaissant et en méprisant la "belle" littérature des fascistes qui ne pourrait avoir de qualités que ressortie du contexte. Mais l'être humain, bien que composé, à mon avis, de plusieurs "feuilles" théoriques et superposées, n'est cependant pas saucissonnable.

De plus, que serait devenue la littérature si les nazis avaient imposés leurs lois et leurs autodafés ? Que sont devenues les œuvres potentielles des excellents écrivains, résistants et français, fusillés pendant que les Brasillach et autre Chardonne se pavanaient en Allemagne devant les dignitaires hitlériens ?

Je ne serais jamais de ceux qui se pâmeront devant une sculpture "magnifique" à la gloire de l'esclavage et des

exactions. L'esthétisme comme seule référence est à vomir, il soutient les théories fascistes, il les renforce car l'HOMME est exclu.

Il était donc bien sûr inutile de reparler d'un perpignanais comme ce Brasillach-là dans une encyclopédie destinée aux collégiens, sans que des sommités soient consultées, et surtout sans qu'un débat public et citoyen n'ait eu lieu. Le cochon de payant (on ne peut plus parler de citoyen dans ces conditions) doit se rebiffer puisque que ce document est financé par le contribuable. Notre argent devrait servir à autre chose qu'à la médiocre gloire de quelques-uns bouffis d'orgueil et l'ego hypertrophié.

Ainsi, on irait à l'essentiel plutôt qu'au particulier, on ferait de la démocratie plutôt que de l'esbroufe, on consulterait les citoyens les plus éclairés dans leur domaine plutôt que de "sonder" habilement et coûteusement comme à la télé.

Alain Le Dosseur

Alain Le Dosseur est président départemental du mouvement Republicain et Citoyen

39. Les anciens combattants de la Résistance condamnent (31), site "perpignan-toutvabien", jeudi 13 février 2003

Revenant sur l'affaire Brasillach, dans son numéro 3 000 du 7 février, le *Travailleur Catalan* publie une déclaration de L'association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance.

L'importance d'une telle déclaration, mesurée mais ferme, pourrait déterminer un changement dans l'attitude du président du conseil général et des Editions Privat.

Voici le texte :

« Il nous est particulièrement pénible d'évoquer le problème soulevé par l'article à Robert Brasillach, inséré dans le chapitre sur la littérature roussillonnaise, dans le remarquable ouvrage *L'encyclopédie des Pyrénées Orientales*. Nous n'avons pas l'intention de rentrer dans le débat tout en regrettant l'implication du président du conseil général.

Homme de conviction et partisan déterminé du devoir de mémoire, placé bien malgré lui dans une situation surprenante. Il est navrant de constater que cette très belle encyclopédie puisse servir de tremplin à quelques nostalgiques désireux d'entrouvrir la porte de la réhabilitation à un écrivain qui mit tout son talent à défendre, et avec quelle violence, la doctrine nazie n'hésitant pas à dénoncer et à appeler au meurtre dans la revue *Je suis partout* qu'il dirigeait. Le texte de l'article litigieux est tout à fait tendancieux et la phrase "victime d'un drame de l'épuration" absolument inacceptable.

L'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance condamne cette forme de révisionnisme et estime qu'une correction s'impose. »

Le poids moral, considérable de cette prise de position pourrait être décisif nous déclarait un militant socialiste, et élu, réputé proche de Bourquin. Lui-même condamne totalement le texte sur Brasillach après dit-il « dans un premier temps ne pas avoir vu à quel point il était insidieux et pour cela encore plus dangereux. »

L'affaire Brasillach serait-elle à la veille de son épilogue ?

40. Le Fiço, Rivarol et la Malsaine, site "perpignan-toutvabien" (32), 17 février 2003

El Fiço, El picant de l'actualitat nord catalana consacre une page dont nous conseillons vivement la lecture. Et si vous ne lisez pas le catalan, cela vous donnera peut-être envie de l'apprendre.

L'auteur du premier article *Gracies a Brasillach* tout en étant sans concession sur le fond de l'affaire souligne qu'elle éclipe le débat sur toutes les erreurs et bêtises contenues dans *L'Encyclopédie du pays catalan*.

Bernard Revel, l'éditorialiste de *L'Indép* est épinglé au passage. Sans doute en mémoire d'un article compatissant qu'il sortit le jour du cinquantième anniversaire de l'exécution de la condamnation à mort de Robert Brasillach.

Il est rappelé que Brasillach et *L'indépendant* étaient du même côté et que si, à la *Libération*, l'un fut fusillé, l'autre fut interdit de parution, «Malauradament hom afusella pas un diari d'aquest tipus !», conclut le journal satirique.

Le second article *La Brasillach connection* est sans pitié pour Bonet, Triquaire, Halimi, *L'Indép*, Bourquin. Ah si ces mots qui font mal pouvaient avoir le pouvoir de faire réfléchir ceux qui ont occulté que c'est avec des mots que Brasillach participa à un génocide, comme le rappelle, très justement, le rédacteur du *Fiço*.

Il y a quelques semaines Gasquez faisait son éditorial sur l'affaire Brasillach pour dire qu'il fallait laisser les morts enterrer les morts. Mais comme à *L'Indép* cette position est devenue intenable. *La Semaine* du 6 février offraient à ses lecteurs, d'excellents papiers sur Robert Brasillach et Maurice Bardèche. Ne désespérons pas du groupe *Midi-Libre - L'Indépendant - La semaine du Roussillon*.

Evoquant la presse départementale, pendant l'occupation nazie, *La Semaine* jette à nouveau le nom de Pierre Ponsich en pâture en rappelant qu'il a été rédacteur en chef du *Roussillon* l'hebdomadaire collabo antisémite... N'y avait-il ici que ce journal qui imprimait des ignominies ?

Certains nous expliqueront, comme si c'était d'ailleurs la chose la plus normale du monde que *La semaine* ne peut pas dire la vérité sur *L'Indép* vu que c'est le même groupe.

Rappelons quand même que le type de régime dans lequel toute la presse écrite est contrôlée par une seule entité, cela s'appelle une dictature. Qu'elle soit de gauche, couleur politique du *Monde*, ne la rend pas plus acceptable.

Rivarol, hebdo d'extrême droite, défend (numéros du 31 janvier et du 7 février) le texte de l'encyclopédie sur Brasillach. Comme c'est étonnant ! Après celui de *Présent* (quotidien de l'extrême droite) ce soutien devrait... normalement... embarrasser messieurs Bourquin, Bonet, Demelin, Reynal...

Marianne de la première semaine de février est revenue sur une demie page sur l'affaire Brasillach.

Le président du conseil général a décidé d'oublier l'encyclopédie, il n'en parlera ni ne l'offrira plus. Il espère qu'ainsi l'affaire Brasillach finira par se calmer...

Les falsificateurs de l'histoire auraient donc le dernier mot.

El Fiço est en vente à la Librairie Catalane, place Jean Payra, (à côté de la Banque de France) 1, 70 Euros.

41. Rivarol, 31 janvier 2003, p.14,
et 7 février 2003, p.10

Haineux gardiens

Dans un hebdomadaire branché où sévissait jusqu'il y a peu une fausse titulaire de la médaille de la Résistance, un certain Didier Jacob croit de la dernière élégance de décocher des "sifflets" à l'encontre de Robert Brasillach « faux martyr », qualifié de « défenseur haineux de la névrose antisémite et voyou en chef de "Je suis partout" ». Motif de cette hargne post mortem qui crache sur le cadavre de celui qui mourut avec dignité, un 6 février (1945), sous les balles d'un peloton d'exécution français : une encyclopédie du pays catalan « Les Pyrénées-Orientales », publiée chez Privat sous la direction de Michel Demelin et Jean Reynal et où le sieur Jacob a relevé avec horreur les phrases suivantes : « Victime à 35 ans d'un des drames de l'épuration (...), Brasillach a disparu derrière son image. Pourtant il est l'auteur d'œuvre chaleureuse (...) qui avec le recul du temps prendra sa juste place. »

Rien, on le voit, qui ne soit déjà affirmé dans pratiquement toutes les histoires littéraires. Mais le corbeau de la 5e colonne de la haine communautariste n'en a cure : il faut pour lui exécuter à nouveau Brasillach, brûler cette encyclopédie ou, plus pratiquement, terroriser le Conseil général des Pyrénées-Orientales afin qu'elle ne soit pas envoyée aux bibliothèques des écoles du département comme en avait été exprimé le souhait.

(ANONYME).

Brasillach "négationniste" !

La place justement accordée à Robert Brasillach dans une encyclopédie du pays catalan, *Les Pyrénées-Orientales* (éditions Privat), continue à mettre en transe les "humanistes" hexagonaux. Nous vous donnions dans notre dernier n° une idée de la bave déversée par le *Nouvel Obs'* voyant dans l'auteur de « Notre avant-guerre » le « défenseur haineux de la névrose antisémite » et un « faux martyr », mais le flot de venin continue. N'acceptant pas que les auteurs Michel Demelin et Jean Reynal voient dans

le poète assassiné « la victime à trente-cinq ans d'un des drames de l'épuration » et évoquent « son œuvre chaleureuse », Elie Puigmal, ancien secrétaire fédéral du parti socialiste, les accuse de « redonner de la respectabilité à Brasillach, cet antisémite absolu » et le maire (UMP) de Perpignan, Jean-Paul Alduy, déplore que l'accent n'ait pas été mis sur « la violence antisémite de Brasillach, son rôle d'écrivain engagé dans une période qui a été la honte de l'histoire de l'humanité ». Rien que ça ! Mais la palme revient au journal Internet <Perpignan-toutvabien.info> qui, pour disqualifier définitivement l'œuvre de Brasillach (et empêcher la distribution de l'ouvrage dans les lycées de Pyrénées-Orientales, dont le conseil général a acheté deux mille exemplaires), met en exergue son « caractère négationniste ».

Au-delà du grotesque anachronisme, ne s'est-il trouvé aucun membre de cette équipe rédactionnelle pour lire Brasillach ou les mots auraient-ils perdu tout sens ?

(ANONYME).

42. « Affaire Brasillach » dans l'Encyclopédie des P.O.
Polémique ou révisionnisme ? par Eric Biesse,
journaliste au *Travailleur Catalan* [article reproduit
sur le site créé par Roger Marty
contre Robert Brasillach]

À lire la presse quotidienne locale ou la dépêche de l'AFP sur « l'affaire Brasillach » dans l'encyclopédie des P.O., on peut se demander si les vives critiques et l'accusation de révisionnisme portés à l'encontre du texte d'André Bonet ne seraient pas que pure polémique. Qu'en est-il réellement de cette « affaire Brasillach » ? Les propos du Président du CML sont-ils choquants ? S'agit-il réellement de révisionnisme ? Et si polémique il y a, est-elle nécessaire, fait-elle partie de la liberté de la presse ou au contraire porte-t-elle atteinte à des personnes ? (À voir: Jean Reynal, directeur de publication de la-dite encyclopédie nous livre son sentiment dans une interview exclusive à lire en page 6 pour, dit-il restituer la vérité sur cette « affaire Brasillach »). Révisionnisme ? Page 252 de l'encyclopédie, sous le titre « Écrire en Roussillon », André Bonet cite le nom d'écrivains Roussillonnais célèbres qu'il qualifie de valeurs sûres et parmi lesquels il place Robert Brasillach. Là, point de révisionnisme, il s'agit d'une critique littéraire... Libre à l'auteur d'encenser l'écriture de Brasillach que nombre de critiques talentueux qualifient de médiocre... Puis, André Bonet, crée un « Panthéon des lettres Roussillonnaises » où il donne un aperçu en quelques lignes de la vie de quatre écrivains dont Brasillach. Il y affirme : « De la vie de Robert Brasillach, né à Perpignan... et victime à 35 ans d'un des drames de l'épuration, on ne retient, le plus souvent, que son passage en 1939 à la tête de l'hebdomadaire parisien *Je suis partout*. » Or, contrairement à cette affirmation, Robert Brasillach ne fit pas qu'un passage en 1939 au journal d'extrême droite « Je suis partout » mais y rédigea des articles dès 1933 puis assumera sa direction de juillet 1937 à août 1943 avec une brève interruption entre 1940 et 1941. Cette « erreur » est grave puisque c'est sa qualité de directeur du journal fasciste « Je suis partout » et ses écrits dans ce même journal qui constituent l'essentiel de l'acte d'accusation qui l'ont conduit devant une cour d'assise

pour y être jugé et condamné à mort. Le révisionnisme c'est le fait de minimiser ou de nier l'histoire. C'est ce que fait André Bonet en affirmant que Brasillach n'a fait qu'un passage à « Je suis partout. » Après le fond, la forme ! Dans cet article André Bonet invente « Le Panthéon des lettres Roussillonnaises. » Là, point de révisionnisme, mais faire le parallèle entre le Panthéon de la République dont on a parlé récemment à propos de Dumas et d'un Panthéon local virtuel ouvert à Brasillach, c'est salir la mémoire des résistants, des déportés, des internés. Rappelons que la fonction du Panthéon : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ». Non, le Roussillon n'a pas à être reconnaissant au collabo, au criminel Brasillach. Polémique ? La polémique c'est une vive controverse publique, le plus souvent par écrit. La liberté de la presse c'est, entre-autre, la possibilité d'écrire dans le style de son choix sur tout sujet, même ceux qui « fâchent ». En rapport à cette liberté, tout journaliste a des devoirs. Le premier est de respecter la vérité. En l'occurrence qu'il s'agisse du « Travailleur catalan », de « Perpignan-toutvabien.com », de « l'Humanité » ou de « Marianne » les journalistes ont respecté la vérité, ils ont même contribué à sa démonstration. Des mots chocs D'autres propos dans ce chapitre sur les écrivains du Roussillon, sans être à proprement parler du révisionnisme, sont choquants. Écrire dans cette encyclopédie, à propos de Brasillach, qu'il a été « victime de l'épuration » est choquant. Précisons qu'il a bénéficié d'un procès équitable devant une cour d'assise. Il a été jugé pour crime d'intelligence avec l'ennemi, fait de collaboration. Son procès s'est ouvert le 19 janvier 1945, Brasillach était défendu par le célèbre avocat Jacques Isorni. Que dire du texte en encadré censé préciser l'histoire où A. Bonet affirme : « Brasillach se constitua prisonnier parce que sa mère avait été prise en otage ». La prise d'otage était une spécialité de la Gestapo, des Nazis qui agissaient avec des complices tels que Brasillach et non de la justice française. Comment qualifier cet écrit lorsqu'il y est dit : « à la place de l'homme qui s'est trompé lourdement sur le plan politique apparaît un écrivain de grand talent » ! C'est passer sous silence les propos antisémites, racistes et xénophobes contenus dans la littérature de Brasillach. Et que penser de la conclusion : « son œuvre, avec le temps prendra sa juste place » ? Entre la trahison d'hier et la tentative de réhabilitation d'aujourd'hui... L'ignorance, l'indifférence, l'oubli ouvrent la voie à la stratégie idéologique de certains. Mythe du poète assassiné ? « Innocence » posthume ? Il est temps de réagir et de rappeler que Robert Brasillach fut aussi l'un des plus virulents journalistes-collaborateurs. Antisémite affirmé dès avant la guerre, il continua d'exprimer sa haine à travers ses éditoriaux entre les années 1941 et 1944, ce qui ne fut pas sans conséquences tragiques, en particulier pour des résistants, des juifs, des communistes, des gaullistes. Dès les premières heures, il appela à la collaboration intense avec les nazis.

À noter [par Roger Marty,
<http://robert-marty.chez.tiscali.fr/affaire/affaire.htm>] : Le négationnisme, synonyme de révisionnisme, a été initié par Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach. Il a entre-autre nié l'existence des chambres à gaz, accusé les forces de libérations de crimes de guerre, etc. Maurice Bardèche est l'un des idéologues du néo-fascisme, une des bases du corpus idéologique de l'extrême droite d'après-guerre.
Article paru dans le *Travailleur Catalan* du 31 janvier 2003

43. CML : les faits sont têtus, site "perpignan-toutvabien" (33), 17 mars 2003

Quelques personnes répètent un peu partout, invoquant des documents qu'ils se gardent bien de sortir, que Brasillach ne serait pas né au 45 quai Vauban, mais au 41 ou même au 43.

En conséquence, on nous demande très souvent si nous sommes bien certains que l'information que nous avons donnée est exacte.

perpignan-toutvabien n'aurait pas publié cette information sans la vérifier et la re-vérifier, sachant que c'est dans cet immeuble que siège le Centre Méditerranéen de Littérature présidé par André Bonet.

Pour ce qui nous concerne, nous n'hésitons pas à dévoiler une partie de nos sources.

- Nous avons appris que le CML siégeait dans la maison natale de Brasillach par une personne rapportant des propos tenus par André Bonet bien avant l'affaire.

- Nous avons procédé à plusieurs vérifications en nous appuyant sur des documents officiels totalement incontestables.

- Robert Brasillach lui-même a écrit qu'il était né au 45 quai Vauban.

La naissance de Brasillach au 45 quai Vauban ne fait aucun doute.

Bien sûr, il se peut que ce soit par un pur hasard que le CML ait atterri dans cet immeuble.

Nous nous bornons à constater des faits. Le CML est installé au 45 quai Vauban, dans la maison natale de Brasillach.

C'est comme pour le texte de *L'encyclopédie des Pyrénées-Orientales* sur Brasillach dont André Bonet nie la paternité depuis qu'il a soulevé un tollé. Dans les exemplaires que l'éditeur livre aux libraires la signature de Bonet est toujours là. Si ce texte n'était pas le sien et si signature de cette réhabilitation du nazi et fasciste Brasillach le dérangeait, il aurait pu imposer l'insertion d'un rectificatif aux Editions Privat.

Les responsables du CML auraient depuis longtemps dû s'exprimer pour répondre clairement aux questions qui se posent. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Pourquoi cet embarras ?

Le président Bonet observe un silence médiatique complet sur l'affaire Brasillach en disant qu'elle ne le concerne pas. Mais il a pratiqué un lobbying acharné et parfois agressif pour empêcher que l'affaire ne l'éclabousse trop.

Le vice-président Halimi, ancien responsable dans la communauté juive, cautionne son président.

Quant à l'autre vice-président, Belledent, lui qui soutient activement et de longue date la diffusion des idées d'extrême droite, antisémites, négationnistes, il est des plus discrets. On lui prête une forte influence sur Bonet et sur le CML. Son compagnon Jean-François Maillol est d'ailleurs le trésorier du CML.

Le Centre Méditerranéen de Littérature n'est pas clair. Et plus il nie les évidences, plus le brouillard s'épaissit. FT

¹ Citation de Lénine et clin d'œil à ceux qui nous accusent de faire un procès stalinien. Seuls importent les faits. F. T. Lundi 17 Mars 2003

44. 1er avril : Le fantôme de Brasillach hante le 45 quai Vauban, site "perpignan-toutvabien", 1er avril 2003

Canular ou provocation ? La presse locale a reçu un étrange communiqué l'informant de la pose d'une plaque au 45 quai Vauban sur la maison natale de Brasillach.

«Ce Mardi 1er avril 2003, à 11 heures, Le Cercle Méditerranéen des Amis de Robert Brasillach vous invite à l'inauguration de la plaque commémorative posée sur sa maison natale, 45 Quai Vauban à Perpignan, à l'occasion de son entrée au Panthéon des Lettres Roussillonnaises, en présence de tous les Amis qui ont contribué à cette éclatante réhabilitation.

Une collaboration sera servie à l'issue de la manifestation.»

Ce matin, à 11 heures, devant le 45 quai Vauban, il ne se passait rien, pas d'animation particulière, mais une vraie plaque avait été scellée sur le mur à côté des plaques des professions libérales exerçant dans l'immeuble et de celle du Centre Méditerranéen de Littérature.

«Robert Brasillach
du maquis de Weimar
Victime de l'épuration
est né dans cette maison.»

Le texte encadré de deux croix gammées jetait une sinistre impression.

La référence au maquis de Weimar se rapporte au voyage en Allemagne que firent des écrivains français, dont Brasillach, à l'invitation des dirigeants nazis. Les mots «victime de l'épuration», rappelle le texte honteux de l'encyclopédie qui qualifie ainsi Brasillach.

Qui sont les auteurs de ce poisson d'avril plein d'arrêtes ? Se démasqueront-ils dans les prochains jours ?

Certain ne manqueront pas d'attribuer cette facétie grinçante à perpignan-toutvabien. Autant leur dire tout de suite qu'ils se trompent d'adresse.

Depuis qu'il a été réveillé par André Bonet et les éditeurs de l'encyclopédie des Pyrénées-Orientales, (Les éditions Privat et le conseil général) le fantôme du fasciste et pro nazis Brasillach ne cesse de revenir hanté sa maison et sa ville natale.

45. Poisson d'Avril et/ou provocation ?, site de Robert Marty

En même temps que la plupart des medias locaux j'ai reçu l'e-mail suivant :

"Ce Mardi 1er avril 2003, à 11 heures, Le Cercle Méditerranéen des Amis de Robert Brasillach vous invite à l'inauguration de la plaque commémorative posée sur sa maison natale, 45 Quai Vauban à Perpignan, à l'occasion de son entrée au Panthéon des Lettres Roussillonnaises, en présence de tous les Amis qui ont contribué à cette éclatante réhabilitation.
Une collaboration sera servie à l'issue de la manifestation."

Habitant près du Quai vauban je me suis rendu vers 11h en ce lieu, muni de mon appareil photo, dans l'espoir d'assister à quelque happening. Mon espoir n'a pas été tout à fait déçu puisque j'ai pu immortaliser la plaque artisanale que voici :

On pouvait y lire cette inscription :

« Robert Brasillach
du maquis de Weimar
Victime de l'épuration
est né dans cette maison. »
Quand j'y suis repassé, 30m plus tard, la plaque avait disparu..
Etonnant, non ?

46. " Lettre ouverte a une personnalité de la communauté juive ", site de Robert Marty " dehorsbrasillach.net "

(note du webmaster : toute personne ou organisation se sentant interpellée par cette lettre ouverte peut exercer sans limitation un droit de réponse en l'adressant à robert.marty@dehorsbrasillach.net)

J'ai trouvé très choquante votre attitude lors de la fête de la Sant Jordi. je vous ai vu côte à côte avec les dirigeants du CML, les cautionnant ouvertement et complaisamment, censurant mesquinement en le privant de stand celui qui a révélé ce qu'il convient d'appeler l'affaire Brasillach. Je savais déjà que vous aviez soutenu leurs écrits dans la récente Encyclopédie des Pyrénées-Orientales, écrits qui tendent à réhabiliter le journaliste-écrivain Robert Brasillach.

Mais voir et entendre sont deux choses différentes. Ne dit-on pas "Il faut le voir pour le croire ?". Et voir m'a été insupportable.

Vous "collaborez" avec les tenants du bourreau ! Votre attitude clairement affichée et d'une manière ostentatoire me donne le droit de vous interpellé et de m'interroger, faussement naïve, sur ce qui vous fait ainsi courir. Qu'est-ce qui peut bien expliquer une attitude et des propos si antinomiques vis-à-vis de ceux que l'on pourrait espérer de la part d'un membre de cette communauté ? Je me sens fondée aussi à intervenir comme contribuable puisque mes impôts locaux soutiennent et financent ces organismes

responsables des faits que je dénonce.

Brasillach a été pro-nazi et il a écrit des articles terrifiants contre les adversaires d'Hitler et contre le peuple juif.

Voici ce qu'écrivit Jérôme Garcin dans le Nouvel Observateur du 25 octobre 2001 : "Par un classique glissement de sémantique, d'écrivain collaborationniste il devint un "martyr de l'épuration".[...]Hitlérien dès 1936, antisémite forcené (il compare les juifs à des singes), adorateur transi de la Wehrmacht, fier de "coucher avec l'Allemagne", Brasillach est un fasciste exemplaire. [...]A 30 ans, il a déjà l'âme d'un délateur. Prisonnier en 1940 dans un oflag, il désigne les juifs qu'il convient de faire taire ou d'expulser. Rédacteur en chef de "Je suis partout" (qui tirait à 300000 exemplaires!), il imprime noir sur blanc les noms et adresses de résistants, de gaullistes, de juifs."

J'ajouterai qu'au même moment des résistants catalans (Torcatis, Brutus, pour ne citer que les plus connus) ont payé de leur vie leur lutte contre les nazis pendant qu'un autre catalan, Brasillach, chantait leurs louanges.

Je précise que je suis depuis toujours une adversaire de la peine de mort et de la loi du talion. Je n'aurais donc pas appliqué à Brasillach la peine de mort qu'il semblait désirer pour donner un couronnement à sa posture "romantique". Là aussi les juges ont "collaboré" avec la victime dont ils ont fait un mythe, un symbole alors que d'autres collaborateurs sont morts dans leur lit.

En couvrant de votre autorité cette tentative de réhabilitation de Brasillach, vous semblez accepter le principe chrétien de l'évangile : "tendre l'autre joue" car c'est "tendre l'autre joue", quand on a été victime, que d'accepter la réhabilitation de son bourreau. C'est au minimum un déni de soi-même et de la réalité.

Pour terminer sur cette lamentable affaire, car affaire il y a, je veux dire que je la vois comme une tentative négationniste de plus, comme un écho à ce qui s'est passé à Paris dans les années 80 que rappelle Jérôme Garcin (voir supra) : "Au milieu des années 80, qui virent la consécration de Le Pen, élu avec 11% des voix au Parlement européen de Strasbourg, et l'éclosion du bon chic collabo dans la vie littéraire parisienne, non seulement on sortit Brasillach de l'oubli, mais on travailla aussi à le réhabiliter. ". Je vois aussi cette affaire comme une conséquence néfaste de la fiction qui consiste à séparer le Brasillach-écrivain du Brasillach-journaliste : c'est le même homme, le même responsable, et même si son idéologie ne se manifeste pas de la même façon, avec la même virulence. Jérôme Garcin conclut très justement: "Romancier à l'eau de rose mais journaliste au vitriol, il ne brille que dans la détestation de son époque, la haine de ses contemporains, l'outrance verbale."

Enfin je voudrais vous dire que je ne vous prend en aucune façon comme bouc émissaire, mais, position oblige, vous êtes un élu du peuple. Je voudrais adresser aussi ces reproches, expression d'une sincère colère, d'une sincère indignation, à tous ceux qui par leur activisme dans cette affaire ou au contraire par leur passivité bêlante et/ou intéressée ont laissé ce détestable négationnisme se

manifeste dans notre département.

Restons vigilants !

Claude Marty
Le 29 avril 2003

47. L'Indépendant (Perpignan), 25 janvier 2003, p.3 Polémique à propos de R. Brasillach

« Je ne soupçonne en aucune manière les éditeurs d'avoir voulu réhabiliter Brasillach » a indiqué à l'AFP l'un des responsables de la communauté juive perpignanaise, l'avocat Maurice Halimi, à propos d'un article publié sur l'écrivain pronazi dans « l'encyclopédie illustrée en pays catalan » subventionnée par le conseil général des P.-O.. Le texte parle d'un homme « victime à 35 ans d'un des drames de l'épuration ». Selon les instigateurs de la polémique, ces quelques lignes pourraient faire croire qu'à travers l'œuvre littéraire, une tentative de réhabilitation aurait animé les éditeurs. La controverse a pris une autre dimension, jeudi, lorsque le sénateur maire de Perpignan J.-P. Alduy a écrit au média électronique qui avait lancé la soi-disante affaire pour lui apporter son soutien. Une position qui a déclenché chez l'éditeur Privat, chez les directeurs de l'encyclopédie et auprès de Christian Bourquin une fureur à peine contenue a rapporté, hier, l'Agence France Presse.

(ANONYME).

48. Technikart, n°77, novembre 2003. La PQR est-elle nulle ?

LES CANARDS DÉCHAÎNÉS

Ils sont moins lus que les grands quotidiens régionaux mais leur intérêt est inversement proportionnel à leur diffusion. Ce sont les contre-médias locaux qui appuient là où la PQR n'ose même plus regarder. Exemples de pieds dans la mare à Bourges et Perpignan.

Issus de la Libération de 1945, les journaux locaux ont tous des titres ronflants (*le Républicain, la Liberté, l'Indépendant...*) qui ne veulent plus rien dire tant ils incarnent aujourd'hui la servitude du pouvoir, le dévoiement de la démocratie contradictoire et une forme de notabilité gluante nourrie de renoncements perpétuels. C'est cette réalité que décrit Ignacio Ramonet dans *le Monde diplomatique* du mois d'octobre en stigmatisant la fin d'une époque : « Ce "quatrième pouvoir" étant en définitive, grâce au sens civique des médias et au courage de journalistes audacieux, celui dont disposaient les citoyens pour critiquer (...) les décisions illégales pouvant être iniques. (...) C'était, on l'a souvent dit, la voix des sans-voix. Depuis une quinzaine d'années, à mesure que s'accélérait la mondialisation libérale, ce "quatrième pouvoir" a été vidé de son sens. »

La voix des sans voix étant devenue la voix de son maître, on comprend que la démocratie suffoque à tous les étages. Pour s'en sortir, Ignacio propose la création d'un

« cinquième pouvoir », qui, écrit-il, « nous permette d'opposer une force civique citoyenne à la nouvelle coalition des dominants ». Ignacio, réjouis-toi, ce cinquième pouvoir existe déjà ! Depuis quelques années, ce que l'on pourrait improprement appeler des « contre-médias locaux » voient le jour et se dressent, souvent avec peu de moyens mais avec une étonnante énergie, face aux hydres politico-médiatiques qui dévorent nos régions.

[...]

« ON FOUT UN BORDEL PHENOMENAL »

Répondant à une véritable demande citoyenne, mettant en lumière un ras-le-bol sourd à l'égard du climat qui règne dans les provinces, ces contre-journaux font aujourd'hui trembler les monopoles. « Je n'aime pas le terme de contre-média, c'est une appellation impropre, explique Fabrice Thomas, 48 ans, auteur du site perpignan-toutvabien. Nous sommes tout simplement des médias, nous faisons le travail que les autres ne font plus. » Et pour cause. À Perpignan, le phénomène concentrationnaire atteint un stade plus que critique. « Ici, il y a deux quotidiens, *l'Indépendant* et *le Midi libre*, et un hebdomadaire, *la Semaine du Roussillon*, continue Fabrice. Or, les trois appartiennent au groupe *Le Monde*. L'homme le plus puissant du département, Jean-Paul Alduy, sénateur-maire de Perpignan, sénateur, président de l'UMP local est également le mari de Dominique Alduy, directrice générale du Monde. Du coup, la presse locale encense à longueur de colonnes l'action de ce Caeucescu de province. »

Lancé par trois journalistes bénévoles que cette situation dégoûte, perpignan-toutvabien se taille rapidement une solide réputation grâce à des investigations pointues : « Dès qu'on a un scoop, par exemple lorsqu'on découvre qu'un journaliste local touche de l'argent du Conseil général, ou bien alors que le président de ce même Conseil général est parti en vacances à la Réunion grâce aux finances publiques, on colle des affichettes en ville et on distribue des flyers pour alerter les lecteurs. Pas de discours, action. Résultat, les Perpignanais affluent et le site compte aujourd'hui 2000 connectés différents par mois. Comme à Bourges, les révoltés catalans font parvenir leurs informations au webzine. « Récemment, on a révélé que le Conseil général et les éditions Privat avaient fait l'apologie du collabo Robert Brasillach dans un ouvrage. Du coup, *Libé* et *le Vrai Journal* se sont déplacés. On a une capacité à foutre le bordel qui est assez phénoménal. » Agacés par ces moustiques coriaces, les pachydermes locaux s'énervent : « On a eu droit à des intimidations par huissier et récemment, rapporte Fabrice, le président du Conseil général a menacé de me casser la gueule devant une salle de cent personnes. » Afin de poursuivre efficacement leur action, les journalistes de perpignan-toutvabien sortiront en décembre un mensuel d'information générale locale intitulé sobrement *J'informe*. « Dans notre business plan, on a fait attention à ce que moins de 10% de nos revenus proviennent de la publicité afin de garder notre indépendance. Comme disait Jacques Prévert, quand la vérité n'est pas libre, la liberté n'est pas vraie. »

N.S. [Nicolas Santolaria]

49. Jacques Blanc à l'asile !, www.perpignan-toutvabien.com (« A la une » : « Revue de presse »),
Mardi 16 Décembre 2003

La première génération fonde l'entreprise, la deuxième la développe et la troisième la coule. Le magazine *Capital* du mois de décembre revient sur la chute de la dynastie Sabaté dans un article titré « Le champion du bouchon fait un tonneau ». Rien à voir avec la saga Sabaté, telle que *L'Indép* l'a racontée, il y a quelques semaines. À *Capital*, ils sont pas gentils avec les perdants. *Capital*...isme, ton univers impitoyable...

Selon Luc Malepeyre, du *Midi-Libre*, Bourquin était en Chine en voyage privé avec son fils. Que faut-il en déduire ? Luc Malepeyre serait-il le fils caché de C. Bourquin ? Mais qui est la mère ? Nous attendrons la suite des explications de Lucifer pour enfin y voir clair.

Ils ont bien ri les lions et les rotariens en découvrant la Une de *La Semaine du Roussillon* du 4 décembre « Lions et Rotary. Les coulisses des réseaux ». On vous l'avait jamais dit, c'est au Rotary que se prennent les grandes décisions concernant le département. Pas étonnant qu'on soit dans la merde. Merci *La Semaine*, ça a fait rire du monde.

La pose de la première pierre de l'hôpital de Perpignan a mis les nerfs de Jean-Paul Alduy à rude épreuve. Il se trouve que ce matin-là des pilotes de la Swissair faisaient un vol d'entraînement et que leur avion survolait l'hôpital en lâchant toutes les cinq minutes ses décibels sur les discours de nos édiles.

Le président Bourquin a eu l'excellente idée de se faire représenter par le conseiller général du canton. C'est ainsi que Jean Codognès a pris la parole en premier. Il a rappelé qu'au moment où le projet était au plus mal, menacé par des restrictions budgétaires (Bernard Kouchner était ministre de la santé du gouvernement de gauche), le capitaine Alduy avait quitté le navire en démissionnant (avril 1998) de la présidence du conseil d'administration de l'hôpital

Ne manquant jamais d'esprit, surtout lorsqu'il s'agit de plonger ses adversaires dans le plus grand embarras, Jean Codognès félicite Paul Alduy (pour la circonstance, sorti de la naphthaline), en rappelant qu'il s'était opposé à Claude Barate qui voulait reconstruire l'hôpital au sud de Perpignan. Emu, l'ancêtre prit la main de Codognès qu'il ne lâcha plus. Paul a longtemps été socialiste. On ne rit pas, Mitterrand a aussi été socialiste très longtemps.

Le fils Alduy aurait pu être content de voir son père enfin lui lâcher la grappe. Et bien non ! Furax, il était le Jean-Paul ! Il en a perdu sa contenance et son brio habituel. La Cocotte Vermeille n'a pas davantage contenu son courroux. Après La Franco, Jacques Blanc, toujours en retard, bien qu'arrivé en hélico, a également donné la réplique au conseiller général socialiste du canton qui, ravi de son forfait, s'était entre temps éclipsé.

La famille Brunet a bien l'intention de prendre le canton 9 (Bas-Vernet) de Perpignan, dont Nicole Gaspon (PC) est la conseillère générale. Raymond Brunet était candidat à

l'investiture UMP qu'il a manqué de peu. Elle est allée à Serge Fa. C'est alors que l'on vit apparaître, arrivant au galop sur le boulevard Wilson, portant la casaque UDF, Annabelle Brunet, fille de papa, conseillère municipale, jeune pouliche de l'écurie Alduy.

Aucun rédacteur de la presse locale n'a eu l'idée de demander à Brunette si elle aurait été candidate face à papa. Mais ce n'est pas grave, on a deviné sa réponse en lisant l'interview qu'elle a accordée à notre excellent ami Luc Malepeyre, « Ma démarche s'inscrit dans une certaine logique et dans la légitimité de ce que la famille Brunet, ma famille et pas uniquement mon père Raymond, a entrepris sur ce canton au niveau économique et associatif, puisque nous sommes présents dans ce canton depuis 1917. »

La demoiselle est étudiante en droit, et d'un certain niveau. En bref, elle sait ce qu'elle dit.

Un Brunet sinon rien. Tous les autres sont illégitimes.

À moins de vouloir le retour du féodalisme, souhaitons que jamais Annabelle Brunet ne soit élue conseillère générale. Le népotisme étant l'essence même de l'Alduysme, on s'habitue, on s'accommode de pratiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec la démocratie, la République.

On peut être jeune et avoir de vieilles idées. Mais nous ignorons si c'est sur la base de ce discours ancien-régime que l'UDF a donné son investiture à la demoiselle. L'UDF est un des rares partis à être porteur d'un projet qui redonne du sang neuf à une démocratie, qui en a bien besoin, il propose par exemple d'instaurer le principe, un homme, un mandat. Allez Bayrou !

Perpignan-toutvabien ne sera pas neutre et va tout particulièrement soutenir les candidatures aux régionales et cantonales de tous ceux et celles qui font de la politique en famille. On va leur faire danser le French clan-clan.

Tiens, justement, si on parlait des candidatures UMP aux régionales. Jacques Blanc est tellement fier de ses listes qu'il ne les rendra publiques qu'en janvier. Et comme c'est Jacques Blanc tout seul qui décide. Celui-là, il a tout l'air de courir après le mandat de trop.

Jacques Blanc à l'asile !

Il n'y a pas de mal à dire cela, il est bien psychiatre.

Un militant socialiste se plaint que *Perpignan-toutvabien* ne s'occupe pas de l'extrême droite. On lui a répondu que son patron, Christian Bourquin s'en occupait déjà très bien. C'est lui qui a soutenu mordicus le texte signé André Bonet* de *L'encyclopédie des P-O* plaçant Brasillach dans le panthéon des écrivains roussillonnais. C'est lui qui a remis la médaille de l'Assemblée Nationale à Gaciot, cofondateur du Front National dans les P-O avec Pierre Sergent. On ne peut pas faire mieux.

Haro sur l'extrême droite... Les élections arrivent !

*André Bonet a fini par dire qu'il n'était pas l'auteur de ce texte. C'est exact. Il a recopié Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach, fondateur du négationnisme et un des principaux acteurs de la renaissance des partis néo-fascistes en Europe. Bonet a des lettres. Qui l'aurait dit ?

50. « une « affaire » brasillach a perpignan, pourquoi donc ? »
Jean-Marie Vila, *Ecrits de Paris* n° 653, avril 2003, carrefour des lecteurs.

Un déchaînement de haines recuites grâce à une notice parue dans « *Les Pyrénées-orientales. Encyclopédie illustrée du Pays Catalan* », qui présente sous un jour politiquement incorrect » l'écrivain Brasillach. La gauche, ennemie de tout pardon, ne digère pas qu'un homme de gauche, le président du Conseil général des Pyrénées-orientales, ait financé la publication où il est question d'enseigner Robert Brasillach comme un homme marqué par sa destinée fasciste.

Pour certains catalanistes, cette encyclopédie fourmille d'oublis : la plupart des écrivains catalans en sont absents. Sont présents les auteurs ayant fait preuve de francité. Et, bien entendu Brasillach.

Le président du Conseil, se fiant aux Editions Privat de Toulouse et à certains « fonctionnaires » de ce même Conseil, fut tout surpris de constater qu'une notice venait troubler la sérénité de cette littérature supposée sans risques. Car, chose aggravante, la fameuse notice, génératrice de polémiques, fut composée par un soi-disant homme de droite, qui se contenta de reproduire un texte de Maurice Bardèche.

Branle-bas général. L'auteur de la notice croyant bien faire, 58 ans après la mort de l'écrivain, a bien entendu fait état (par Bardèche interposé) des conditions dans lesquelles il fut arrêté. En particulier la prise en otage de sa mère et d'une partie de sa famille.

Et de voir fleurir des textes rappelant ses écrits d'avant-guerre et de guerre à « Je suis partout ».

Rappels méchants et entachés, en toute bonne foi parfois, d'« oublis » tels que les conditions réelles de la fameuse phrase « ...il ne faut pas garder les petits ». Ces mots furent écrits le 25/9/1942 dans *Je suis partout* par Brasillach répondant au cardinal Saliège qui protestait contre les mesures antijuives (cf. Anne Brassié « *Un instant de bonheur* »).

Bon, c'est vrai, M. Bourquin, président du Conseil général, est en butte à des critiques visant sa politique locale, et les élections se profilant à l'horizon, voilà qui sera bien de lui servir l'an prochain, comme je l'imagine : « Bourquin révisionniste. » Car ce brave (?) homme avait eu la riche idée de faire voter un achat de 2500 exemplaires de cette Encyclopédie pour l'offrir aux écoles primaires. Oui, mais voilà il y a cette notice...

Mais ces polémiques font à nouveau état de Pierre Ponsich qui, lui, ayant échappé à la fusillade dès sa sortie de prison en 1951, devint un archéologue réputé. Et à ce titre reconnu par tous, gauche et droite.

Sauf par cette catégorie de démocrates qui se prétendent investis des vertus républicaines qui sont les leurs depuis les « *Illuminati* ». (Voir à ce sujet RIVAROL n°2519). Joan- Lluís Lluís s'insurge contre la mauvaise foi d'un

universitaire qui lui reproche de défendre la cause Brasillach : « Je crois que le cas Brasillach est complexe, et qu'il ne peut être résolu en faisant comme s'il n'avait jamais existé. » Il ajoute que l'on ne peut considérer comme anodin le fait qu'un écrivain prétendu « nul » meure fusillé.

En effet, les détracteurs de l'écrivain Brasillach s'évertuent à présenter l'œuvre de celui-ci comme illisible et insignifiante. Ce qui énerve JLL : « Si Brasillach était un bon écrivain, il faut l'accepter comme tel : si ce n'était pas le cas, il est temps de l'enterrer, il faut accepter qu'une sentence de mort ait valeur de censure morale pour les siècles des siècles. (...) Pouvons-nous laisser nos enfants lire Hergé qui, après guerre a expurgé ses albums d'allusions antisémites ? S'il ne faut pas lire l'anthologie de poésies grecque de Brasillach, pouvons-nous lire les articles archéologiques de Pierre Ponsich ? Lui aussi a été condamné pour avoir écrit des articles antisémites. »

Et JLL, qui précise que Brasillach n'a jamais fait partie de (son) panthéon personnel », de conclure : « Notre travail sur notre histoire passe par le débat et la mémoire, et non par le silence offensé et l'oubli obligatoire. »

51. Bonne année M. Bourquin Site "perpignan-toutvabien.info", 5 janvier 2004

Bourquin entrera dans l'histoire par la porte grinçante qu'il a lui-même décidé d'ouvrir. Avec son *Encyclopédie des Pyrénées-Orientales*, le président du conseil général des Pyrénées-Orientales a permis la réhabilitation de Robert Brasillach, crapule fasciste et nazie qui au moment de la déportation des juifs demandait qu'on n'oublie pas les enfants. Il y a des choses qui ne s'oublient pas monsieur Bourquin.

52. Et Céline dans la Pléiade, on l'expurge aussi?

De : Marc Laudelout [mailto:celinebc@skynet.be]
Envoyé : samedi 30 avril 2005 17:07
À : robert.marty@dehorsbrasillach.net
...Et Céline dans la Pléiade, on l'expurge aussi ?

From: marty <mailto:marty@univ-perp.fr>
To: Marc Laudelout <mailto:celinebc@skynet.be>
Sent: Sunday, May 01, 2005 12:10 PM

Qui a parlé d'expurger ? Simplement porter un regard critique qui ne dissocie pas l'écriture des faits et des responsabilités morales que l'on encourt en promouvant la haine de l'autre...

Maintenant si comme vous l'écrivez : " L'idéal serait de parvenir à détacher de manière absolue l'homme de l'œuvre, comme le recommande Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*." nous sommes aux antipodes...Mais cela ne m'empêche pas de lire Céline et de partager votre opinion

sur l'écrivain sans l'exonérer des turpitudes de l'homme...

Ainsi va le monde...

From: Marc Laudelout <mailto:celinebc@skynet.be>
To: marty <mailto:marty@univ-perp.fr>
Sent: Sunday, May 01, 2005 3:18 PM

Il ne s'agit pas d'exonérer quiconque. Nonobstant, Brasillach avait bien du talent, y compris un talent de polémiste. Et à ce titre, il mérite de figurer dans cette anthologie. Victime de l'épuration ? Oui, dans un certain sens lorsqu'on voit le traitement qui fut réservé (par Vincent Auriol) à Rebatet, par exemple. Pour vous parler franchement, je préfère l'attitude de Vandromme, homme de droite et admirateur d'Aragon malgré son stalinisme éhonté. Sincèrement,

M L

53. Le vrai Brasillach par Anne-Marie Bouyer

Ils se nomment tous les deux Robert Brasillach. L'un, détestable, est un personnage fictif créé par volonté ou par ignorance et dont l'image est largement répandue. L'autre, sympathique, est un homme d'une trentaine d'années qui a réellement existé et qui existe toujours à travers son œuvre, mais dont l'image est peu connue en dehors des ARB. Il s'est dit fasciste, antisémite, collaborationniste? Certes. Mais que signifiaient ces termes pour lui et pour d'autres?

"Vous savez mieux que personne, vous, ce que j'ai désiré, écrivit Robert à Patrice, l'un des jeunes qui l'entouraient, vous connaissez toutes les nuances de ce que j'ai pensé, et vous pouvez témoigner en tout cas que j'ai avant tout voulu épargner le sang de la jeunesse de mon pays."

Ce que Brasillach a désiré, les nuances de ce qu'il a pensé, nous pouvons le découvrir dans ses articles et dans ses livres mais aussi, et peut-être surtout, dans sa correspondance. Ainsi nous apparaît le vrai Robert Brasillach.

* * *

Un antisémite qui est intervenu en faveur de Juifs

Dans le *Petit Larousse illustré*, Robert Brasillach a pu lire: "ANTISEMITISME. Doctrine de ceux qui sont opposés à l'influence des juifs."

"En 1936, écrit Brasillach, on a pu voir un ministère comportant trente-sept ministres, attachés de cabinet, directeurs, qui étaient juifs. On peut estimer que c'est beaucoup."

Comme l'a fait remarquer Bernard Lazare, "Juif fort conscient", "les Juifs ne sont pas les adeptes d'une religion, mais un peuple"

En ces années trente, de nombreux Juifs émigrés d'Allemagne et d'Europe centrale arrivent dans une France touchée par le chômage et s'estimant en guerre contre l'Allemagne antisémite alors que la France n'y est pas, ils essaient d'exercer une influence sur les décisions politiques françaises. "Aucun intérêt spirituel ou temporel ne doit être préféré aux intérêts de la France, affirme au contraire Emmanuel Berl, Juif français. On n'a pas à

examiner si l'Allemagne est antisémite ou philosémite... Mais si la France a plus intérêt à la guerre ou à la paix." C'est exactement le point de vue de Brasillach.

Beaucoup d'argent a été donné au parti de la guerre, dit aussi Berl qui met en garde les bellicistes et particulièrement "ceux qui pourraient être de la même race" que lui: "La guerre est une chose trop grave, elle comporte pour le pays des risques trop effrayants..."

Cependant, au parti SFIO, "le parti juif par excellence" note Brasillach, Zyromski déclara qu'il fallait "courir "le risque de guerre" pour lutter contre les pays totalitaires"

Faut-il lancer la France dans une guerre alors que son sol n'est pas menacé et qu'elle n'est pas prête militairement? Non, répond Robert Brasillach.

Depuis 1936 et la victoire du Front populaire, il se considère comme antisémite: "Quand on voit, clairement et simplement, la France dominée par les Juifs..."

Il n'y a dans cet antisémitisme ni racisme, ni haine, ni désir de violence. Les propos de Brasillach sont très clairs: "Nous ne désirons aucune violence." "Nous ne voulons tuer personne, nous ne désirons organiser aucun pogrom. Mais nous pensons aussi que la meilleure manière d'empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme d'instinct, est d'organiser un antisémitisme de raison... Dans une société bien faite, il ne devrait pas être plus fâcheux d'être un Juif à statut en France, que d'y être un Polonais, un Turc, un Anglais, un Allemand ou un Brésilien. C'est l'assimilation inconsidérée qui fait l'antisémitisme." "Le premier devoir d'un peuple qui veut vivre est de se reconnaître. Je ne mets là aucun racisme, aucune théorie aventureuse. Une nation forte peut assimiler bien des éléments étrangers; la nôtre l'a prouvé au cours de son histoire: encore faut-il qu'elle procède avec sagesse et avec lenteur." " (De rares naturalisations) cela n'implique ni persécution, ni haine envers les individus, ni méconnaissance des qualités juives. C'est une simple réaction de défense."

"Il m'a semblé, écrivit Bernard Lazare en 1894, qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du Moyen Age et dans l'Europe moderne, en un mot dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion et à sa permanence des raisons profondes et sérieuses." Par exemple, "le jour où le Juif a accepté une fonction civile, l'Etat chrétien a été en péril"

Sous les verrous de la Libération, Brasillach précisera: "Drumont, antisémite français, a publié la France juive trois ans avant la naissance de Hitler. Gobineau écrivait sous le Second Empire. Napoléon était antisémite, et Voltaire, et Saint Louis."

A ceux qui caricaturent les opinions pouvant menacer leur puissance, il répond en 1938: "(Bien qu'antisémite) l'"Action française" enseigne à ses amis à honorer la mémoire d'un de ses héros, de race juive, le sergent Pierre David, adepte du nationalisme intégral, que Charles Maurras a salué comme "un admirable soldat" et un "exemple vivant", et dont il demande de relire le testament "dans un grand sentiment d'admiration pour la beauté intellectuelle et morale du caractère qui l'a dicté". Cela, qui le sait?"

Affirmant qu'il y a des hommes de grande valeur parmi

les Juifs, Robert Brasillach écrit en 1939 son admiration pour Iehudi Menuhin, Gustave Cohen, Emmanuel Berl, Charlie Chaplin. Cette position antiraciste est logique pour Robert, ami de Fred Sémach, Natacha Huttner, Assia Lassaingne, juifs tous les trois.

Puisqu'il éprouve de l'amitié et de l'admiration pour des Juifs, pourquoi remplace-t-il le mot "juif" par le mot "singe" dans son article de *Je Suis Partout* du 31 mars 1939? Parce qu'il se révolte contre une mesure qui porte atteinte à sa liberté d'expression, le projet de loi Marchandeau qui veut faire taire toute opinion antisémite. "Antisémitisme" devient "antisiméisme" et cela donne "la question singe". Son amie Assia en sera peinée. "Mon cher Robert. J'ai eu la malencontreuse idée d'acheter *Je Suis Partout* cette semaine... J'espère qu'un jour nous pourrions parler très franchement de ces choses si pénibles et complexes pour moi, que vous et votre journal traitez trop à la légère." Robert a juste trente ans ce 31 mars. Il aime jouer avec les mots, avec les images, et il n'aime pas qu'on l'embête, comme il le dit parfois; mais il ne voulait pas blesser. En 1937, dans la *Revue universelle*, il s'était amusé à comparer des chefs allemands à des poules (alors qu'Henri Bardèche, frère de Maurice, avait une fiancée allemande, Luty). De lui-même, il allait dire bientôt: "Le prisonnier est un animal très susceptible". Car la France ayant le 3 septembre déclaré la guerre à l'Allemagne et l'ayant perdue, il fut fait prisonnier avec près de deux millions d'autres Français.

Devant sa patrie vaincue et occupée, il crie sa colère le 2 juin 1941, peu après son retour de captivité: "Il faut régler le problème juif, parce que le Juif... nous a poussés à la guerre". Mais il exclut tout recours à la violence: "Nous ne sommes pas des barbares et des massacreurs."

"La guerre revient à une guerre juive" note le philosophe Alain.

A gauche comme à droite, une partie de l'opinion accuse les Juifs d'avoir entraîné la France dans la guerre. A la fin de 1940, les rapports des renseignements généraux "semblent noter... un antisémitisme prononcé aussi bien en zone Sud qu'en zone Nord; le premier Statut des Juifs semble vivement soutenu".

Quelques jours avant la promulgation de ce statut, le gouvernement français "protestait contre l'ordonnance allemande du 27 septembre édictant toute une série de mesures contre les Juifs de zone occupée". Il veut garder l'initiative pour, tout en limitant l'influence des Juifs, les traiter moins durement que ne le feraient les Allemands.

Le statut des Juifs du 3 octobre 1940 leur interdit les postes de responsabilité dans la fonction publique, le théâtre, le cinéma, la presse et la radio, secteurs pouvant agir sur l'opinion. Seul le pasteur Boegner proteste. L'épiscopat catholique et le corps préfectoral ne semblent pas désapprouver.

Cependant, l'ambassadeur Scapini réussira à obtenir que les prisonniers de guerre français d'origine juive ne soient pas placés dans des camps spéciaux comme les Allemands l'avaient décidé. (Ce transfert, qui en définitive n'aura pas lieu, fait partie des bruits qui courent dans les camps de prisonniers et que mentionne Robert Brasillach dans une lettre le 29 juillet 1940 et dans un article de JSP le 2 juillet 1943. Pour détourner leur esprit de l'absence forcée qui les préoccupe -- l'un des sens de "distraction" -- les prisonniers s'intéressent aux rumeurs ou vont à la messe, par exemple; Brasillach donne ce sens -- et non celui d'"amusement" -- au mot "distraction" quand il met sous

cette rubrique "les expulsions de Juifs" et "les offices"¹⁷.)

Le second statut des Juifs promulgué le 2 juin 1941 et les autres lois de 1941 ont notamment pour but de limiter ou supprimer l'influence des Juifs dans l'économie française.

On édicte aussi un numerus clausus de 3% pour l'accès aux universités et un autre de 2% pour les professions libérales. Chacun d'eux est supérieur à la représentation juive par rapport à l'ensemble de la population, précise Dominique Venner.

"Au congrès rabbinique réuni à Chamalières les 10 et 11 septembre 1941, le grand rabbin de France Isaïe Schwartz (époque) sa récente rencontre avec le Maréchal. "Pétain a été un moindre mal, (déclare-t-il). Par l'éclat de son nom, il nous a préservés du pire."¹⁸

En juin 1942, Pierre Laval est contraint par les Allemands d'accepter le port de l'étoile jaune par les Juifs en zone Nord, mais il s'y opposera toujours en zone Sud.

L'Espagne a récupéré ses nationaux à la demande de Laval. Il s'est adressé aussi mais en vain à la Roumanie, à la Hongrie et à la Turquie. Il "a également demandé au gouvernement américain d'accueillir des réfugiés juifs, semble-t-il en vain"¹⁹.

A Raymond-Raoul Lambert (l'un des administrateurs de l'Union générale des israélites de France qui avait été créée en novembre 1941 par le gouvernement français), le secrétaire général de Laval confie après la rafle du Vel' d'Hiv': "Les exigences antisémites de l'Allemagne victorieuse sont comme un torrent qu'on ne peut pas arrêter, qu'on ne peut que canaliser."²⁰

Jusqu'aux rafles de l'été 1942, l'opinion française, réservée ou hostile aux Juifs, ne s'intéresse guère aux lois les concernant. Désormais, ils seront considérés comme des victimes.

Parfois, une certaine méfiance subsiste. "Au début de 1943, alors qu'ils ont déjà fait le choix de la Résistance, les animateurs de l'école des cadres d'Uriage, Dunoyer de Ségonzac et Beuve-Méry... instituent ce qu'ils appellent l'Ordre: "...Les israélites ne sont pas admis comme membres de l'Ordre, non plus que comme novices. Si nous sommes résolument hostiles à l'antisémitisme, surtout tel qu'il est pratiqué depuis l'armistice, nous ne pouvons pas sous-estimer le danger d'une revanche juive ni méconnaître l'existence d'une internationale juive dont les intérêts sont opposés à ceux de la France."¹⁰

S'il veut que l'influence des Juifs soit limitée en France, Robert Brasillach est "contre les violences et les absurdités"²¹.

Bérénice, la pièce de théâtre qu'il écrivit prisonnier en Allemagne, n'est absolument pas antisémite. La jeune Phénice proteste chaque fois que Paulin critique durement Bérénice, la reine juive, et elle fait d'elle un beau portrait: "Une petite personne, mais dorée, mais émue et parfumée... Des yeux immenses et merveilleux... Une voix si douce..."²² Dans cette pièce, amoureux de Bérénice plus âgée que lui, Titus représente Brasillach dont la discrète compagne, Marguerite Cravoisier, était de cinq ans son aînée.

Robert Brasillach n'a dénoncé aucun prisonnier juif, contrairement à ce que certains de ses adversaires essaient de faire croire depuis sa mort. Aucun de ses écrits n'a donné les noms et adresses de Juifs ou de résistants pendant l'Occupation. Contrairement à ce qu'il est parfois assuré aujourd'hui, de tels faits ne lui ont pas été reprochés lors de son procès par ceux qui pourtant voulaient obtenir sa condamnation à mort (et qui, ne pouvant justement

donner aucun nom de personne dénoncée puisqu'il n'avait dénoncé personne, l'ont accusé d'avoir dénoncé "les Juifs", "les protestants", "les catholiques", etc. Et ne pouvant prouver une telle culpabilité, l'ont accusé de ne pouvoir prouver son innocence!)

Noircir le vaincu pour blanchir le vainqueur est un procédé fort utilisé, mais que des Juifs aient choisi la Collaboration pour sauver ce qui pouvait l'être (comme l'a voulu Brasillach) montre que cette période était d'une extraordinaire complexité et qu'il faut éviter tout manichéisme pour comprendre les motivations d'hommes qui vivaient les événements sans pouvoir ni tout connaître ni deviner l'avenir.

La loi du 16 août 1940 permettait de "retirer la nationalité française aux immigrés, juifs pour la plupart, qui (l'avaient) obtenue grâce aux dispositions laxistes de la loi de 1927" note Jean-Claude Valla qui précise que cette loi du 16 août avait été approuvée "dans leur ensemble" par "les notables juifs de vieille souche française"²³. A cette loi, Brasillach fait allusion en écrivant le 2 juin 1941 qu'il avait espéré "la solution (du problème juif) au mois d'août dernier"¹⁴.

Demandant que l'on explique aux étudiants les raisons des lois concernant les Juifs, il note le 30 mai 1942 qu'elles sont "timides"²⁴, sans donner de précisions. Ce sont ses articles antérieurs dont celui du 2 juin qui montrent toute l'importance qu'il accorde au problème de la citoyenneté.

Au sujet des immigrés juifs, il écrivait dès 1936: "C'est justement parce que je ne suis pas xénophobe que je ne crois pas obligatoire pour un étranger d'arborer le titre de citoyen français."⁸

Au sujet des Juifs installés en France depuis longtemps, sa position la plus constante semble être: "Il est impossible... d'être à la fois ressortissant de deux nations, la juive et la française. Il faut choisir."³ (15 avril 1938.) Ceux qui se sentiraient plus juifs que français auraient un statut en tant que ressortissants de la "nation juive". (Or, de nombreux Juifs de France ne voulaient pas renoncer à "leur double nationalité"²⁵ comme le notera en mars 1943 Kadmi Cohen, avocat sioniste engagé dans la Collaboration.)

Une seule fois, en février 1939, Brasillach a proposé de retirer "la qualité de citoyen à tout Juif, demi-Juif, quart-de-Juif", puisque "le peuple juif est une nation"⁹. Cette vivacité est sa réaction au "rôle des Juifs bellicistes" et au grand nombre de Juifs présents aux commandes de l'Etat: "M. Bergery a déclaré que les Juifs étaient des hommes comme les autres, mais que, lorsque sur dix Français dans une administration, huit étaient juifs, les Juifs n'étaient pas des Français comme les autres. C'est là, en effet, une part importante du problème."⁹ Robert Brasillach propose de rares naturalisations.

En 1941, après la guerre et la défaite de la France, il considère que "le Juif" en poussant à la guerre a choisi un intérêt opposé à celui de la France et il veut donc "que les Français dirigent leur pays, leur métier, leur famille, les Français et non les Juifs"²⁶. Il pense qu'un statut peut empêcher ces derniers d'exercer une influence sur la direction de la France.

Quand les Juifs agissent ou viennent d'agir dans un sens qu'il juge néfaste pour la France, il veut que leurs possibilités d'action soient limitées. Mais il est toujours contre les vexations et les violences.

Sa modération de plus en plus nette l'éloigna de la majorité de l'équipe de JSP.

Dès le début de 1942, il avait refusé un article antisémite de son ami Pierre-Antoine Cousteau. Leur désaccord allait être de plus en plus profond. "Je me suis brouillé avec Cousteau, à Je Suis Partout, parce que, en 1943, il voulait réclamer des mesures plus énergiques contre les Juifs."²

En août 1943, Brasillach demanda aux autres journalistes de JSP de "ne pas faire le Pilori à tout bout de champ"²⁷. Il voulait exercer enfin l'autorité qui devait correspondre à sa responsabilité de rédacteur en chef (les échos notamment échappaient à sa juridiction), mais il se heurta à une opposition irréductible et démissionna de JSP.

Pendant l'Occupation, Robert Brasillach ignorait que des Juifs étaient envoyés à la mort, les Allemands cachant le sort qui leur était réservé. En 1942, les gens croyaient au projet d'une zone de peuplement juif à l'Est de l'Europe. Ce ne fut qu'à la fin de 1944 que Brasillach emprisonné put lire des journaux révélant le sort des Juifs. Il écrivit alors que le but des déportations, "la mort pure et simple", lui avait été caché et qu'il le jugeait "inadmissible"²⁸.

Le 25 septembre 1942, tout en biaisant avec la censure, il avait protesté contre les brutalités commises envers les Juifs apatrides lors de rafles en zone Sud. Comme l'archevêque de Toulouse, le cardinal Saliège, il jugeait inhumain de séparer les enfants de leurs parents. "Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, écrit Brasillach, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse."²⁹

Les calomnieurs prendront le contresens de ses paroles pour faire croire qu'il voulait la mort des Juifs, alors qu'il voulait au contraire qu'ils fussent traités avec humanité.

Pensant que les Juifs apatrides étaient envoyés dans une zone de peuplement, Robert Brasillach trouva cette décision acceptable à condition de ne pas les brutaliser et de ne pas séparer les familles.

Il n'était pas hostile à la personne des Juifs et avait au contraire avec eux des rapports courtois et amicaux, comme le prouve le texte d'un pneumatique qu'il envoya en 1943 au docteur L. Neuberger: "Cher docteur. Je me suis occupé aujourd'hui au Commissariat de l'affaire dont nous avons parlé. L'ordonnance allemande dont il s'agit date du 2 décembre 1942... Je vous en enverrai demain une copie. Elle n'a pas l'air le moins du monde de concerner le cas de M. Neuberger."³⁰ Cette ordonnance ne concernait pas en effet les biens des Juifs "régulièrement naturalisés français", comme Brasillach l'explique ensuite à son correspondant.

Très vraisemblablement pour le docteur Neuberger, Robert Brasillach intervint plus tard, sans succès malheureusement. Il était aussi intervenu, avec succès cette fois, pour faire libérer Maurice Goudek, le mari juif de Colette. Une lettre que Robert écrivit à sa mère le 30 janvier 1945 apporte la preuve de ces interventions: il y mentionne "le docteur N." et "le mari de Colette"³¹.

C'est dans de tels documents que l'on trouve le vrai Robert Brasillach.

* * *

Un patriote qui a défendu la collaboration franco-allemande

"J'espère que l'Allemagne crèvera bientôt"³¹ confie le lieutenant Robert Brasillach à sa sœur Suzanne le 16 septembre 1939.

Danemark. Norvège. "Les Alliés peuvent et doivent s'en tirer et mettre au contraire les Allemands en très mauvaise

position. Le plus tôt sera le mieux"²¹ écrit-il à Henri Poulain le 15 avril 1940.

Rejoignant un nouveau poste à la fin d'avril, Brasillach rencontre Tixier-Vignancour qui lui dit que ce qu'on raconte sur la campagne de Norvège est faux et que le risque d'une victoire allemande est grand.

Le 14 mai 1940, la défense française est crevée dans le secteur de Sedan. "Je suis tellement anxieux de ce qui se passe"²¹ confie Robert le 19 mai.

Au lieu d'aider les Français, les Anglais les abandonnent. En mai 1940, les divisions anglaises rembarquent à Boulogne puis à Dunkerque.

Alors que la défaite française est imminente, Mandel désigne des boucs émissaires: l'équipe de JSP qui l'avait attaqué pour diffusion de fausses nouvelles bellicistes. Lesca et Laubreaux sont arrêtés pour un imaginaire complot contre la sûreté de l'Etat, et Brasillach est entendu comme témoin au début de juin 1940, subissant une garde à vue de deux jours. Malgré cette aventure révoltante, il estime ensuite de son devoir de rejoindre son poste sur la ligne Maginot, alors qu'il sait qu'il sera fait prisonnier par les Allemands.

Vainqueurs, ces derniers font preuve au cours des négociations d'armistice d'une relative mansuétude que les vainqueurs de 1918 n'avaient pas eue pour l'Allemagne. Cette modération semble une promesse de réconciliation.

De l'armistice franco-allemand du 22 juin qui évite à la France d'être totalement envahie, De Gaulle déclare à la radio de Londres le 26 juin qu'il est "déhonorant": "Notre flotte, nos avions... livrés intacts pour que l'adversaire puisse s'en servir contre nos propres alliés"³². C'est faux. Ni la flotte, ni les avions n'ont été livrés.

Pourquoi de tels mensonges de la part de l'ancien protégé du maréchal Pétain devenu celui de Reynaud? Parce que, quelques années auparavant, Pétain s'était permis de corriger la rédaction d'un livre confiée à son "nègre" De Gaulle puis de faire remanier ce travail par un autre officier? Parce qu'il n'avait pas reconduit De Gaulle dans ses fonctions de sous-secrétaire d'Etat à la Guerre dans le gouvernement qu'il forma le 16 juin 1940 après la démission de Reynaud? Parce qu'il faut un prétexte pour faire croire à l'illégalité et à l'illégitimité de Pétain, seul moyen de faire croire à la légalité et à la légitimité de De Gaulle?

Les ordonnances qui seront signées par ce dernier les 26 juin et 26 août 1944, instituant les cours de justice de l'épuration, stipuleront que celles-ci auront à juger -- de façon rétroactive -- les actes commis à partir du 16 juin 1940. Curieuse, très curieuse date du 16 juin...

Mentant comme De Gaulle, Churchill assure qu'à la suite de l'armistice franco-allemand, la marine française va être livrée aux Allemands, ce qui lui donne un prétexte pour attaquer les Français.

Le 3 juillet, les Anglais capturent l'escadre de l'amiral Godfrey à Alexandrie et ils s'emparent des navires français réfugiés dans les ports de Portsmouth, Falmouth, Southampton et Plymouth. Les équipages sont internés comme des prisonniers de guerre.

Le même jour, à Mers el-Kébir, les Anglais ouvrent le feu sur l'escadre française désarmée. Plus de 1100 marins sont tués. Trois jours plus tard, des avions de la RAF mitraillent les obsèques des morts du Dunkerque: 200 tués de plus.

Robert Brasillach est révolté. Lui qui avait noté le 10 octobre 1939: "La devise de l'Angleterre, c'est "montrer la force française pour n'avoir pas à se servir de la sienne". Je

dis cela d'ailleurs sans hostilité²¹ confie sa colère: "Salauds d'Anglais!"³³. Il n'est pas le seul à le penser.

"En décembre 1940, écrit Dominique Venner, 23000 marins et 8000 soldats seront volontairement rapatriés d'Angleterre en France malgré les sollicitations des gaullistes. Dans les mois à venir, sans céder pour autant à aucune pression allemande, la marine et l'aviation s'opposeront par les armes à toute tentative anglaise et gaulliste de mainmise sur les possessions françaises outre-mer, à Dakar comme en Syrie, à Madagascar et au Maroc."³⁴

Le 10 juillet 1940, à Vichy, l'Assemblée nationale (Chambre des députés et Sénat) a accordé les pouvoirs constituants au maréchal Pétain par 569 voix contre 80. "68% des parlementaires socialistes présents à Vichy ont voté pour le Maréchal, suivis par 82% des radicaux-socialistes et par 90% des autres parlementaires de gauche."³⁵

Au mois d'octobre, espérant améliorer la situation de la France, le maréchal Pétain a accepté le principe d'une collaboration franco-allemande.

Le jour de la défaite, Robert Brasillach avait été scandalisé de voir des officiers français boire le champagne. Prisonnier en Allemagne, il avait refusé d'écrire dans le *Traité d'Union* qu'il considérait comme un organe de propagande allemande.

S'il accepte l'idée d'une collaboration franco-allemande, c'est en raison de l'immense prestige du maréchal Pétain (qui, de plus, a bien voulu se charger d'un fardeau dont les responsables de la guerre se sont déchargés) et en raison de la situation: agressée par les Anglais, ignorée par les Américains, avec près de deux millions de prisonniers en Allemagne, la France doit trouver une solution pour se sortir d'une position très difficile face à une Allemagne qui semble durablement victorieuse. Cette solution peut être l'établissement d'un nouveau type de relations qui permettra -- du moins l'espère-t-on -- d'arracher la France à sa condition de vaincue. Néanmoins, l'éviction de Laval le 13 décembre 1940 compromet le succès de cette tâche, l'Allemagne devenant méfiante vis-à-vis de Vichy où s'exercent des influences anglo-saxonnes. "Le 13 décembre a été une catastrophe sans doute irréparable."³³ Il ne faut pourtant pas se décourager car une réconciliation franco-allemande pourrait éviter de verser encore le sang français. "Si nous avons voulu la réconciliation, c'est précisément pour que le sang ne coule plus"³⁶ confiera Robert à Marguerite Cravoisier quand, en janvier 1945, il repoussera l'idée que des résistants puissent être tués pour venger sa condamnation à mort.

En avril 1941, il revint de captivité, réclamé par le gouvernement français qui voulait le nommer commissaire au Cinéma, ce qu'il fut après beaucoup d'hésitations et pour peu de temps. Le décret de sa nomination ne devait jamais paraître au Journal officiel, en raison de l'opposition des autorités allemandes qui se plaignirent de n'avoir pas été consultées. Les choses auraient pu s'arranger s'il était allé s'entretenir avec elles, mais refusant de leur demander l'autorisation d'être ministre dans un gouvernement français, il démissionna le 5 août 1941 et partit en vacances.

De ses aventures au commissariat au Cinéma, il écrit de Canet le 7 août à sa tante Marcelle Zinnsz: "Ce serait trop long de te raconter cet épisode héroï-comique..." Il ajoute cependant: "...avec une foule d'ennemis bien décidés à tout, exactement à tout, pour que je ne les dérange pas."³¹

Certains auraient-ils expliqué aux Allemands que Brasillach n'avait pas l'intention de les aider dans leur plan de conquête du cinéma français? Il avait en effet rédigé un rapport où il s'élevait contre ce plan.

Malgré les difficultés, et il se prononce en connaissance de cause, il pense que la politique de Vichy est la seule possible, bien qu'elle "offre des tas d'obstacles et de dangers": "Je ne vois pas d'autre politique à faire que d'essayer de s'entendre avec les Allemands. Les Anglais ont prouvé... qu'ils n'avaient rien de plus pressé que de nous lâcher." Même si cela ne plaît pas, il faut tenir compte de "la force gigantesque de l'Allemagne"³¹. Il faut, écrit-il le 21 août 1941, "voir ce qui est possible pour l'intérêt de notre pays"³¹.

Il pourrait approuver la collaboration dans la dignité sans écrire en sa faveur. Ce serait oublier tous ceux qui restent prisonniers en Allemagne. "Tu n'as pas été prisonnier. Tu ne peux pas savoir" a-t-il dit en rentrant de captivité à Maurice Bardèche qui voulait le dissuader d'écrire des articles politiques tant que durerait l'occupation. Une politique d'entente avec l'Allemagne peut permettre des libérations massives et rapides et une paix sans annexion, selon l'ambassadeur Abetz, partisan sincère de la collaboration. "Tant pis pour mon avenir politique ou littéraire"³⁷ a confié Robert à Maurice. Il faut expliquer à l'opinion la nécessité de soutenir la politique de Vichy pour que le gouvernement soit assez fort dans ses négociations avec les Allemands. Robert Brasillach garde donc son poste de rédacteur en chef de *Je Suis Partout* qu'il avait envisagé de quitter s'il était demeuré commissaire au Cinéma.

Avec l'entrée des troupes allemandes en URSS le 22 juin 1941, la situation prend une signification différente. Pour des Français et des Allemands, France et Allemagne font désormais partie du camp occidental en lutte contre la Russie soviétique. "Le choix a été scellé"³⁸ écrira Brasillach pour qui le bolchevisme représente "la mort totale"²⁷ et l'Allemagne, par position, le seul rempart contre ce danger. La création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme permet d'associer "la nation française à cette œuvre de barrage contre l'ennemi asiatique"³⁹. "Combattant pour leur famille et leur patrie, déclarera le cardinal Baudrillard, les légionnaires combattent en même temps pour la civilisation chrétienne de l'Occident menacée depuis longtemps par la barbarie communiste."⁴⁰

L'armistice de 1918 avait abouti à la paix de 1919. Après l'armistice de 1940, des Français et des Allemands peuvent en 1941 penser œuvrer pour la paix en joignant leurs efforts contre un danger commun. (Malgré l'occupation de l'Allemagne en 1945, des Français et des Allemands seront dans le même camp face au communisme.)

Karl Heinz Bremer, adjoint de Karl Epting à l'Institut allemand de Paris, devient en 1941 le seul camarade allemand de Robert qui découvre que les "Boches" (comme il les nommait dans ses lettres) peuvent être des intellectuels sympathiques et francophiles.

Karl Heinz tombera sur le front de L'Est en mai 1942.

Quand Brasillach écrira -- seulement en 1943 et 1944, quand ils connaîtront des revers -- qu'il considère les soldats allemands comme des frères, ils auront pour lui le visage amical de Bremer qui lui écrivait juste avant de mourir: "Je mets l'amitié au plus haut rang... Ici, sur le front même, on doit constater chaque jour combien nous sommes proches, Allemands et Français, au point de vue

de la civilisation et des valeurs humaines."⁴¹

A l'automne de 1941, la force de l'espoir d'une réconciliation franco-allemande semble vaincre les jours sombres qui, on veut le croire, doivent appartenir au passé. A Weimar, au Congrès international des écrivains, auquel assistent Brasillach et Bremer, la France est applaudie, moment empreint de l'émotion d'une réconciliation souhaitée.

En 1942, Français et Anglais s'affrontent. De mai à novembre, les Français opposent une résistance farouche aux Anglais à Madagascar.

Français et Américains s'affrontent également, après le débarquement en Afrique du Nord le 8 novembre. A Alger, Oran et Casablanca, les Français se défendent contre les assaillants. Le retournement de l'amiral Darlan a pour conséquence le cessez-le-feu le 10 novembre.

Le 11 novembre, les troupes allemandes franchissent la ligne de démarcation. Officiellement, elles sont "en opération" à cause du débarquement en Afrique du Nord et non pour occuper la zone libre.

Le 27 novembre, la flotte de Toulon se saborde. Contre l'avis de plusieurs journalistes, Brasillach oblige JSP à déclarer que le journal se refuse à faire de la politique au sujet d'un jour de deuil. "Il y a chez certains de nos amis, à certains moments, Toulon en est un exemple, un obscurcissement du sens national"⁴² écrira-t-il à Georges Blond.

"J'en ai assez de ce journal", "j'en ai assez de la censure"²¹ confie Robert à Henri Poulain les 3 et 15 août 1943.

Le 24 juillet, Mussolini a été destitué et arrêté. En février, les Allemands avaient subi l'échec de Stalingrad. Robert ne veut pas mentir à ses lecteurs et leur faire croire à la victoire du camp fasciste: "Allons-nous passer pour un journal de propagande même désintéressé? Pour ma part, je m'y refuse absolument et définitivement."⁴² Il approuve Laval qui a refusé 500000 hommes à Sauckel. Il pense aussi qu'il ne faut pas attaquer constamment Juifs et réfractaires. Il voudrait redonner une grande part à la littérature. Sur cette ligne qu'il présente, il est mis en minorité et il démissionne, suivi de Blond et Poulain. Ses anciens amis le traiteront de "dégonflé", injustice qui le blessera profondément (et qu'ils regretteront plus tard sincèrement).

Robert Brasillach a laissé entendre à ses lecteurs que l'Allemagne pouvait perdre la guerre puis il a quitté JSP. Sa position a été comprise par Epting et Abetz mais le Sicherheitdienst l'a jugée "défaitiste", -- alors qu'il a simplement réagi en Français et non en idéologue. Il lui a été signifié qu'il serait arrêté s'il ne revenait pas sur sa décision de démissionner. Il refuse, évidemment, de revenir sur cette décision. Il faudra l'intervention de Fernand de Brinon et l'avis de l'ambassade d'Allemagne pour empêcher son arrestation.

Pourquoi Brasillach continue-t-il à soutenir la Collaboration après août 1943? Parce que, même s'il n'est plus possible d'espérer une politique d'avenir, la politique de collaboration peut permettre, au jour le jour, des négociations avec l'Allemagne, pour obtenir par exemple que moins d'ouvriers partent pour l'Allemagne et que plus de charbon et de beurre soient réservés aux foyers français. (A la Libération, les Alliés prendront une grande partie du charbon et du beurre de la France...)

En 1943, Robert Brasillach refuse que des Français meurent pour que Dantzig reste allemand, mais depuis que

l'Allemagne subit des revers, il se sent ému par son courage et ses souffrances, les bombardements de terreur des Alliés ayant fait mourir des civils dans des conditions atroces, brûlés par le phosphore (80000 morts à Hambourg). "Je me sens plus "ami" des Allemands que je ne l'ai jamais été... mais il aura fallu leurs revers pour cela... Mais je me sens aussi et plus que jamais français."⁴²

La France et l'Allemagne auront dû cohabiter et elles auront pu mieux se connaître. Pensant à l'image utilisée par Renan et Giraudoux, Brasillach écrit le 19 février 1944 dans *Révolution Nationale* (donc avant le drame d'Oradour): "Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux."⁴³

Quand on connaît l'usage très fréquent qui allait être fait de l'image du couple franco-allemand, on ne peut qu'être révolté qu'elle ait servi à faire mourir un poète.

Robert Brasillach souhaitait autant la réconciliation franco-française que la réconciliation franco-allemande. Pour le dire, il cita un vers de Victor Hugo: "O patrie, ô concorde entre les citoyens..."⁴⁴

Cette concorde entre les citoyens, Brasillach l'a vécue. Il a toujours donné son amitié sans s'occuper de l'opinion politique de ceux auxquels il faisait ce cadeau. Ainsi, Georges Pécot, un ami gaulliste, lui écrivit en janvier 1945 après le procès: "Toujours je garderai le souvenir de l'ami noble et charmant que vous êtes."³¹ De René Coulon à Simone Ratel, nombreux étaient ceux qui ne partageaient pas les opinions de Robert et avec lesquels il entretenait des relations fondées sur l'estime et l'amitié.

Loyal et tolérant, tel était Robert Brasillach.

Révolté aussi, devant la souffrance du peuple français jeté dans la guerre. S'il demanda principalement la condamnation à mort de Mandel et de Reynaud -- en accord avec de nombreux prisonniers et leurs familles -- ce fut parce que leur bellicisme avait conduit la France à la guerre et à la défaite, -- à la mort et à la captivité de tant de Français. Et s'il écrivit: "Qu'attend-on pour fusiller les chefs communistes déjà emprisonnés?"⁴⁵ ce fut parce que les attentats entraînaient des représailles sur des Français qui n'y avaient eu aucune responsabilité. Quand il se montre violent dans ses articles, c'est en raison de la violence subie par des Français innocents. (Noter, comme il le fait le 6 septembre 1941 dans JSP, que Reynaud et Mandel sont à Vals-les-Bains n'est pas révéler une cachette mais rappeler le lieu où ils sont internés administrativement.)

Il avait crié sa colère mais il n'approuva pas du tout l'assassinat de Mandel, "exécution clandestine... impossible à défendre"⁴⁶.

Contrairement à Mandel qui, prisonnier, était inoffensif, "Dormoy, en résidence surveillée, donc libre dans sa ville, complotait contre le gouvernement. Son exécution est un acte de guerre civile: Dormoy avait sur la conscience, outre son activité d'alors, son passé que ni les hommes de droite ne peuvent défendre, puisqu'il les a combattus par tous les moyens, ni les communistes, puisqu'il les a fusillés à Clichy en 1937 et que l'*Humanité* l'a attaqué au moins aussi violemment que les gens de droite"⁴⁶.

Le 21 mai 1943, Brasillach rappelait que, quelques années auparavant, il avait déposé au mur des Fédérés une couronne en mémoire des morts de la Commune. "Notre cœur, comme celui de Drumont, avait toujours été plus proche d'elle que des Versaillais..." "Ce sera l'éternel crime des conservateurs, écrit (Drumont), de s'être associés à

cette répression infâme.” Et il ajoute le vrai mot: “Ce qui rend la répression de la Commune ignoble, c’est qu’elle fut faite par les courtisans, les corrupteurs de ceux-là mêmes dont on versait le sang à flots.” Ainsi, à Clichy, le socialiste Marx Dormoy assassinait ses propres dupes en 1937 -- Marx Dormoy, dont le seul acte de justice accompli depuis l’armistice nous a heureusement délivrés par une petite main qui ne trembla pas plus que celle de Charlotte Corday... C’est pour ne pas avoir compris que le peuple saigné et vaincu ne voulait pas d’une fausse révolution, d’une fausse restauration, de tous les faux-semblants de l’ordre sans la justice, de l’ordre sans la vérité, de l’ordre sans le socialisme, que le gouvernement d’alors a fait des révoltés. A nous de comprendre la leçon.”⁴⁷

Emu jusqu’à la colère par la souffrance des innocents, Robert Brasillach fit taire son ressentiment vis-à-vis de résistants qu’il pensait pourtant complices des terroristes et il intervint pour les sauver. “On ne peut pas laisser fusiller des gens quand on a une toute petite possibilité de l’empêcher.”⁴⁸ C’est dans une telle phrase que l’on trouve le vrai Brasillach.

De ses innombrables interventions dont il ne tenait pas registre, il reste quelques noms parmi lesquels: Louis Esparre, P. Doucet, M. Bruhat, qu’il ne parvint pas à sauver malgré des moments d’espoir. Jean Cavallès dont il ignora l’exécution. André Tournant, Daniel Gallois, Henry Poulaille, qui furent libérés. Il reste aussi les lettres de remerciement de Mme Esparre et d’Odile Gallois, et la longue lettre de Jacques Tournant du 30 janvier 1945: “...Mon frère et moi écrivons tout à l’heure à de Gaulle... Je voudrais te dire... mon absolue confiance en ta pureté.”³¹

Connaissant des gaullistes et des résistants, Robert Brasillach savait qu’il y avait dans ce camp des hommes de bonne foi et patriotes. Chacun pensait que l’autre commettait une erreur, ce qui n’empêchait pas un respect et une amitié réciproques.

“Mon cher Robert, écrivit Georges Pécout, vous avez toujours été profondément sincère, désintéressé, tout dévoué au Pays.”³¹

* * *

Un fasciste qui a rêvé d’un monde plus juste et plus fraternel

“Ce qui m’émerveille peut-être le plus chez (Well)⁴⁹, confie en 1944 Robert Brasillach à Henri Poulain, outre les qualités profondes que tu connais, c’est sa politesse, son aisance, son naturel, bref une véritable aristocratie de manières autant que de cœur.”²¹ “Il me paraît la justification incarnée de tant de choses que nous avons pensées.”²¹

La véritable aristocratie ne vient ni de la naissance ni de la fortune, elle vient du cœur et de l’intelligence. Jeune mais gagnant déjà sa vie, Well était intelligent, franc et gentil, qualités très appréciées par Robert qui ne l’a connu que fin 1943. D’autres jeunes de l’entourage de Brasillach étaient étudiants et c’était pour lui une grande satisfaction de les voir éprouver pour Well de l’estime et de l’amitié. Un monde d’accords où chacun aura sa place et sera aimé et respecté pour ses mérites est le rêve de Robert Brasillach.

Ce rêve peut commencer à se réaliser grâce aux Maisons de jeunes. L’une d’elles où, invité par des camarades il passa un dimanche par un printemps mouillé de 1942, “est admirablement située dans un parc merveilleux, avec des bosquets, de petits kiosques ridicules et charmants, des

pelouses, des fourrés, des prairies qui descendent vers une rivière où l’on peut se baigner l’été. C’est là qu’en principe les jeunes gens du pays peuvent se réunir, mais aussi des jeunes gens venus d’ailleurs, qui débarquent avec leur tente et leur sac de couchage, campent deux jours, ou trouvent un abri dans les pièces vides et les kiosques. Ainsi se forment naturellement des groupes, où se mêlent des étudiants et des ouvriers, de chez Renault, de chez Citroën, de la banlieue lointaine...

“ Au loin, (lors du salut aux couleurs), il y a quelques jeunes gens qui sont venus, cet après-midi, en désœuvrés. Ils ont les mains dans les poches, la pipe au bec. Ils regardent cela comme ils regarderaient une cérémonie de Papous... (Ils) ignorent sans doute ce que signifie cette cérémonie.

“Ce sont de jeunes bourgeois, et ils n’ont aucune excuse. D’autres en ont parfois. L’ami étudiant avec qui je parle me dit qu’un jour un gars de chez Renault regardait monter les couleurs, les mains dans les poches.” Il lui expliqua que le drapeau était un lien entre les provinces et entre les travailleurs et l’autre répondit: “Puisque c’est ça, je veux bien saluer le drapeau.” Les jeunes bourgeois qui regardaient curieusement le salut aux couleurs auraient-ils été capables de comprendre?”⁵⁰

La sottise suffisance de ces jeunes bourgeois est aussi celle de certains adultes. Terminant cet article, Robert reçoit “d’un lecteur, qui donne son adresse, la lettre suivante, signée d’un cheminot, d’un employé et d’un agriculteur”: “Pendant quinze ans, j’ai été membre du parti socialiste S.F.I.O., que j’ai quitté en 1938, lorsque, avec quelques camarades, nous eûmes constaté que les pontifes du parti nous menaient à la guerre après nous avoir promis la paix... Lecteurs de votre journal depuis quelques années, nous y trouvons souvent, bien exprimées, des idées que nous échangeons entre nous... Dans certaines industries que nous connaissons bien, les chefs se disaient fascistes avant guerre, et nous les combattions puisqu’ils étaient nos adversaires; aujourd’hui nous sommes devenus fascistes, et ces mêmes chefs se considèrent encore comme nos adversaires, ils sont toujours aussi durs, à notre égard, aussi omnipotents, aussi incompréhensifs et aussi inhumains qu’autrefois.”⁵¹ Ceux dont l’attitude n’est pas fraternelle discréditent le fascisme.

“Votre article “Fascisme et antifascisme” nous a beaucoup intéressés” écrivent aussi ces lecteurs. Brasillach y déclarait notamment: “Fascistes de toujours, nous ne refusons aucun asile aux radicaux, socialistes, communistes, libéraux, néos, et tout ce que l’on voudra. La France a besoin de tous, et de toutes les volontés!... (Le bellicisme étant d’ailleurs le seul grand crime)... L’antifascisme et (le) fascisme. Faut-il lire la gauche et la droite? Pas du tout... Quelques innombrables jaloux de notre réunion de Magic-City... prétendent que nous l’avons tenue mus par notre haine contre la classe ouvrière. Elle est bien bonne! Nos lecteurs auront pu juger d’après la sténographie publiée par Henri Poulain si notre fascisme est conservateur et bourgeois!”⁵²

Voici les paroles de Robert Brasillach prononcées le 3 mai 1942 à Magic-City:

“Il n’y a rien dans le Moyen Age, il n’y a rien dans l’époque classique qui soit aussi triste et aussi inhumain que ce monde du XIXe siècle, ce monde à l’appel duquel est née la grande industrie et où, par la suite, pendant cent ans, jamais l’ouvrier n’a pu obtenir la moindre concession qu’il ne l’ait obtenue par le sang et par le sacrifice...

“On peut dire que, pendant ces cent ans, il y a eu une sorte de déshonneur de la bourgeoisie. Au moment où ont été établies les premières lois sociales, sous le règne de Louis-Philippe, il faut penser qu’à ce moment-là, les grands patrons ont crié parce qu’on voulait empêcher les enfants de moins de douze ans de travailler dans les endroits dangereux. Il faut penser que, pour réclamer la journée de onze heures de travail continu, il a fallu des grèves, des émeutes, des morts. Il faut penser que, pendant plus de cent ans, la condition ouvrière dans toute l’Europe a donné naissance à la haine la plus justifiée...

“Le prolétariat (doit être) désormais intégré à la nation. Notre fascisme, c’est, je vous le disais, l’union en faisceau de toutes les forces de la nation. Nous n’allons pas AU peuple, parce que nous sommes DU peuple.”⁵³

La Révolution nationale ne doit pas décevoir. “Nous avons réclamé la Révolution nationale, contre l’esprit bourgeois et contre l’esprit marxiste, écrivait Brasillach dès le 2 juin 1941, et nous voyons aujourd’hui que rien n’est fait pour prouver aux Français que le sens de la solidarité n’est pas un vain mot. Tous les jours, nous recevons des lettres navrantes où il est prouvé que des femmes de prisonniers, des pères de familles nombreuses, d’anciens combattants, sont féroceement poursuivis par le fisc et réduits à crever de faim... Cela est indigne du mouvement de rénovation française.”¹⁴

Personne ne doit être exclu. “Les Frontstalags (camps situés en France) n’ont pas d’étiquettes-colis, rappelle Robert Brasillach. On peut leur envoyer des colis librement. Ces camps contiennent des Nord-Africains et des indigènes de notre Empire qui, comme on s’en doute, sont sans relations avec les leurs, et souvent bien abandonnés. Mais on nous signale que beaucoup de bureaux de poste ignorent qu’on peut leur adresser des colis, ce qui est le minimum que doive la France colonisatrice à ceux qui se sont battus pour elle.” “Sur l’instigation de leur professeur, 48 élèves d’un lycée de la région parisienne ont décidé de réunir chaque semaine chacun 1 franc et 1 cigarette et d’aller porter les 48 francs et les 48 cigarettes à deux ou trois blessés militaires sans famille du Val-de-Grâce. Exemple à suivre.”⁵⁴

Il n’y a pas de fascisme sans solidarité. “Au moins pourrait-on s’accorder sur les principes qui veulent associer davantage chaque jour le travail au capital initial, et faire de toute entreprise une forme d’association.”⁵⁵

“Il faut construire un Etat qui sera un Etat national et socialiste, indépendant des forces de l’argent.”⁵⁶ “L’Etat moderne ne doit plus être une oligarchie de possédants, écrit aussi Brasillach, il doit être une collaboration de tous, et c’est en cela qu’il est socialiste.”⁵⁷

“Il ne faut pas de déviation bourgeoise, il ne faut pas que le fascisme se mue en une sorte de conservatisme égoïste et policier.”⁵⁸

* * *

“Aujourd’hui, dit Robert Brasillach emprisonné, on dépeint le fascisme sous un jour caricatural, parce qu’on a oublié ce qu’il a été à ses origines: une flambée d’espérance. Pendant un temps, la jeunesse a cru qu’elle allait refaçonner le monde. Et puis, cet idéal a été confisqué. Confisqué par les profiteurs, les combinards, les opportunistes, par tous ceux qui se vantent de représenter “le Pouvoir”. Mais d’autres aussi ont lutté et ont sacrifié leur vie à une espérance. Et leur espérance, elle aussi, a été

confisquée. Je me sens solidaire d’eux, parce que leur aventure a été la même. Partout, dans tous les camps, la jeunesse a été trahie.”⁵⁹

La jeunesse est encore trahie, au début du XXe siècle, quand un personnage fictif détestable est créé pour cacher le vrai Robert Brasillach.

Le tour est aussi simple que sinistre. Le vrai Brasillach s’est dit “antisémite” par refus d’une influence juive jugée excessive mais il a désapprouvé les violences commises contre les Juifs? Un désir de les faire mourir est inventé en utilisant le personnage fictif! Le vrai Brasillach s’est dit “collaborationniste” par patriotisme, pour protéger la France et les Français? Un dessein de trahison le remplace! Le vrai Brasillach s’est dit “fasciste” par espoir d’amitié nationale et de fraternité? Un goût pour la barbarie est inventé pour nier cet espoir!

“Ce qui fut affreux pour la France, après la Libération, confia l’ancien résistant François de Grossouvre à Dominique Venner, c’est le refus de réconciliation du général de Gaulle avec ceux qui avaient cru devoir placer leur confiance dans le maréchal Pétain. C’est la racine du mal dont souffre notre pays.”⁶⁰

Que les fraternels adversaires s’unissent, ceux qui pensent à la France et non à leur intérêt personnel, qu’ils confondent les profiteurs du mal et la France guérira. L’enfant Espérance a joint les deux mains.⁶¹

NOTES:

1. Lettre à Patrice L. recopiée plus tard pour Henri Poulain et jointe aux lettres de Brasillach à Poulain. Voir aussi note 21.
2. Mémoire, OEuvres complètes de Robert Brasillach (ci-après OC, annotées par Maurice Bardèche), Paris, Club de l’Honnête Homme, 1963-1966, t.V, p.640.
3. *Je Suis Partout* (ci-après JSP), 15 avril 1938.
4. Emmanuel Berl, *Le Pavé de Paris*, novembre 1938, cité par Anne Brassié dans *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, Paris, Robert Laffont, 1987, p.189.
5. Emmanuel Berl, *Le Pavé de Paris*, 3 février 1939, cité par Dominique Venner dans *Histoire de la Collaboration*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 2000, p.72.
6. JSP, 10 mars 1939.
7. *La Causerie littéraire de l’Action française*, 13 janvier 1938, *Les Quatre Jeudis*, OC, t.VIII, p.278.
8. JSP, 21 novembre 1936.
9. JSP, 17 février 1939.
10. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., p.121.
11. *Ibid.*, p.122.
12. Lettre non datée d’Assia Lassaingne, écrite très vraisemblablement après la parution du JSP du 31 mars 1939. Je remercie vivement Suzanne Bardèche de m’avoir permis de consulter la correspondance de son frère Robert Brasillach.
13. Correspondance, OC, t.X, p.578.
14. JSP, 2 juin 1941, OC, t.XII, p.342.
15. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., p.89.
16. *Ibid.*, p.120.
17. Correspondance, OC, t.X, p.565.
18. Cité par Simon Schwarzfuchs (*Aux prises avec Vichy. Histoire politique des Juifs de France*, 1940-1944, Calmann-Lévy, 1998) et repris par Jean-Claude Valla dans *Ces Juifs de France qui ont collaboré*, Les Cahiers Libres d’Histoire, N°8, Editions de la Librairie Nationale, 2002, p.31.
19. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., p.315.
20. *Ces Juifs de France qui ont collaboré*, op. cit., p.48.
21. Lettre de Robert Brasillach à Henri Poulain. Les lettres de

- Brasillach adressées à Poulain sont conservées par son légataire. Des photocopies ont été jointes à la collection de Suzanne Bardèche.
22. *Bérénice*, OC, t.IV, p.147.
23. *Ces Juifs de France qui ont collaboré*, op. cit., p.25.
24. JSP, 30 mai 1942, OC, t.XII, p.450.
25. Cité par Simon Schwarzfuchs et repris par Jean-Claude Valla dans *Ces Juifs de France qui ont collaboré*, op. cit., p.80.
26. JSP, 2 juin 1941, OC, t.XII, p.343.
27. Lettre de Robert Brasillach à Lucien Rebatet, 14 août 1943, Correspondance, OC, t.X, p.585.
28. *Lettre à un soldat de la classe 60*, OC, t.V, p.596.
29. JSP, 25 septembre 1942, OC, t.XII, p.481.
30. La photocopie de ce document a été jointe à la collection de Suzanne Bardèche.
31. Collection Suzanne Bardèche.
32. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., p.336.
33. Correspondance, OC, t.X, p.562 et p.568.
34. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., pp.91-92.
35. Jean-Claude Valla, *La gauche pétainiste*, Les Cahiers Libres d'Histoire, N°5, Editions de la Librairie Nationale, 2001.
36. Les lettres de Robert Brasillach adressées à Marguerite Cravoisier sont conservées par ses héritiers. Des photocopies ont été jointes à la collection de Suzanne Bardèche.
37. *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, op. cit., p.234.
38. JSP, 14 mai 1943, OC, t.XII, p.556.
39. JSP, 14 juillet 1941, OC, t.XII, p.358.
40. *Histoire de la Collaboration*, op. cit., p.278.
41. JSP, 18 septembre 1942, OC, t.XII, pp.478-479.
42. Lettre de Robert Brasillach à Georges Blond, 14 août 1943, Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur, op. cit., pp.271-272.
43. *Révolution Nationale*, 19 février 1944, OC, t.XII, p.612.
44. JSP, 30 juillet 1943.
45. JSP, 25 octobre 1941, OC, t.XII, p.386.
46. Mémoire, OC, t.V, p.626.
47. JSP, 21 mai 1943, OC, t.XII, p.559.
48. Lettre à Marcelle Zinnsz, Correspondance, OC, t.X, p.582.
49. Emmanuel Allot, aujourd'hui François Brigneau.
50. JSP, 23 mai 1942, OC, t.XII, p.445 et p.447.
51. Ibid., pp.448-449.
52. JSP, 15 mai 1942, OC, t.XII, pp.443-444.
53. JSP, 9 mai 1942.
54. JSP, 29 novembre 1941.
55. JSP, 7 juillet 1941, OC, t.XII, p.355.
56. JSP, 4 septembre 1942, OC, t.XII, p.474.
57. JSP, 29 janvier 1943, OC, t.XII, p.526.
58. JSP, 21 juillet 1941, OC, t.XII, p.360.
59. Jacques Benoist-Méchin, Un foulard rouge dans la nuit, *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, N°20, 1975, p.25.
60. Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1995, p.9.
61. *Poèmes de Fresnes*, Lazare, 4 février 1945, OC, t.IX, p.108.



Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale, CH-1211 Genève 3 / brasillach@europae.ch www.brasillach.org

Conseil de direction: Président: Philippe Junod, Genève
 Vice-président: Peter Tame, Belfast, Trésorier: Daniele Todeschini
 Conseillers:

Anne-Marie Bouyer, Anne Brassié, Cécile Dugas.

Cotisations: CHF 50.-/34 Euros, A doubler pour recevoir un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

- **Suisse:** versement à l'ordre de Philippe Junod (ARB), ccp n° 17-636362-6 Genève.

- **Union européenne:** chèque en Euros à l'ordre des ARB, à adresser aux ARB, cp 3763, CH-1211 Genève 3.

- **Autres pays:** mandat postal international en CHF sur le ccp n° 17-636362-6 Genève à l'ordre de Philippe Junod (ARB) ou chèque en Euros à l'ordre des ARB, à adresser aux ARB, cp 3763, CH-1211 Genève 3.